

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

24 ANNÉE

N° 6

JUIN 1881

Je crois (médium Pierre)

29 avril 1881. — Je crois au printemps. Je crois au bonheur.

Je crois à la saison qui rend toutes roses les joues de nos fillettes, qui les épanouit comme des fleurs. Je crois au printemps.

Je crois au soleil qui dore les épis verts, qui lance ses effluves bienfaisantes sur toutes choses, qui parfume les fruits. A son lever tout radieux, il crée les larmes de l'aurore naissante. Je crois au soleil d'été qui vivifie les plantes.

Je crois à l'automne qui emplit nos celliers et nos greniers, qui donne l'abondance. Quand vient la froidure, du sang de la vigne il remplit nos flacons, et fait naître les joyeuses chansons. Je crois à l'automne.

Je crois à l'hiver qui fait naître la sainte Pitié, qui clot les amours, qui laisse s'épandre l'amitié, la douce charité. L'hiver qui met la bûche au foyer, unit aussi les cœurs.

Je crois à l'hiver qui nous éprouve pour nous rendre meilleurs, plus sociables, mieux élevés en développant nos sens affectifs. Je crois à l'hiver.

Mais, je crois au *Maître sublime*, à l'ouvrier qui sur chaque sphère a semé les germes matériels pour les faire graviter par le travail vers l'état spirituel.

Ce *mécanicien sublime*, je l'admire dans ses œuvres par les forces formidables mathématiques, qu'il déploie pour faire du ciron un chêne, un lion, un éléphant, un homme.

Je crois à Dieu, l'inventeur des évolutions de toutes les vies, et qui, par elles nous purifie, nous rectifie, nous élève aux suprêmes conceptions, aux devenir sans fin, aux grandeurs sidérales qui nous appellent et nous attirent.

Je crois à la sagesse qui prévoit, qui guide et qui aime.

Je crois en Dieu.

Communications reçues, sans évocation, du Czar Alexandre II.

MÉDIUM PIERRE.

1^{er} avril 1881. — Je suis malheureux ; né sur les marches d'un trône, ayant vécu au sein des grandeurs, j'ai été Maître Souverain, j'ai fait ployer toutes les volontés sous la mienne.

Colosse aux pieds d'argile, je me croyais un Dieu sur la terre ; cependant, je fus brisé comme l'est un roseau.

Je reconnais le néant des grandeurs humaines ; devant leur inanité je courbe la tête.

Il n'y a de vrai que la justice, l'amour, le pardon, la charité, la solidarité.

Pensez à l'homme qui souffre, qui doit payer de grosses dettes, qui n'aura pas trop de plusieurs existences pour réparer le passé.

Le passé est une affaire de gros intérêts sur l'avenir, ces intérêts je les paie durement. Vous me devez un appui moral, ne l'oubliez pas, je vous en prie.

Je reviendrai, ALEXANDRE II.

22 avril 1881. — Je reviens. Avez-vous donné votre appui moral à l'Esprit qui souffre ? Oui. A l'homme qui a laissé son corps à la terre ? Non.

Je constate que, le sillon une fois tracé, nos successeurs le suivent et n'osent le quitter ; cependant sur cette terre remuée, le pied n'est pas sûr, c'est y marcher comme l'aveugle, sans voir le danger.

Mon fils fait fausse route. — Qui le ramènera dans la bonne voie ? Je voudrais le sauver et je suis impuissant. Cette impuissance me désole et me terrifie, m'ôte tout repos, car le fils a endossé les billets à ordre que le père a tirés sur l'avenir.

A peine est-il le Maître Souverain, qu'il est le plus à plaindre de ses sujets. Hélas ! sa vie sera misérable comme la mienne.

Est-ce vivre, que de craindre le poignard, le feu, la mine, le poison, le danger permanent et imprévu ? Qu'il est heureux, ce conducteur, ce bouvier qui, lorsque le jour se lève, l'aiguillon en main, dirige les grands bœufs dans le brouillard matinal, arrose et sème en jetant sa chanson à l'écho ! Qu'il est heureux l'artisan qui taille la matière, qui la façonne pour l'industrie ? Le soir ces travailleurs embrassent leurs enfants. La journée étant remplie, ils dorment en paix.

Les Czars n'ont pas de sommeil. Ces trembleurs là terrifient

cependant 60,000,000 d'hommes. Justice des choses, tu es divine et prudente, tu suis l'homme, tu l'attends, tu le trouves toujours et quand même !

Après la mort, ce sommeil des organes, ô justice, tu recueilles l'esprit pour le châtier, pour le réveiller aux sentiments du droit, au respect des plus petits ; justice éternelle, tu le fais revivre dans un corps, puisque le temps, c'est la réparation, c'est le paiement des vieilles dettes morales.

Justice, je t'aime, je m'incline devant toi ! Ramène les miens à cette idée de réparation, d'amour, de solidarité. Fais-les humbles et soumis, amis du juste et du bien.

ALEXANDRE II.

Libres Pensées.

XXXI

(Voir la Revue de décembre 1880)

Il est raisonnable d'admettre que tous les animaux ont des âmes et, en considérant comme évidente la loi du Progrès sur notre Planète, on est naturellement amené à conclure que l'homme provient de l'animal dont il n'est en définitive que la synthèse. La Géologie, en nous montrant la formation successive des terrains qui proviennent tous les uns des autres ; la Paléontologie, en nous faisant voir toutes les formes arrivant l'une après l'autre à la vie, celle qui suit toujours supérieure à celle qui précède, indiquent bien que la nature travaille à une but final bien déterminé d'avance par la pensée créatrice originelle, et l'on conçoit facilement que la forme humaine en soit le *coronatus opus*. Une pareille origine n'est indigne ni de l'homme ni de Dieu. Il est d'ailleurs infiniment plus logique et plus compréhensible de faire provenir l'homme d'un *Etre* quel qu'il soit que de le faire sortir du *Néant*, car le Néant n'est rien et le rien ne se comprend pas. Tant pis si l'orgueil de l'homme se refuse à lui faire accepter une pareille origine. Animaux et hommes sont également sortis de la Volonté de Dieu, et, par conséquent, sont également divins comme tout ce qui émane de Dieu ; prétendre que l'homme est plus divin que l'animal, que le végétal, que la pierre, c'est faux ; il est seulement supérieur. D'ailleurs ce serait condamner toutes les œuvres de Dieu en dehors de l'homme. le condamner de les avoir faites dans leur état d'infinité. Tous les Etres

sont les produits de la création divine; les différences qui les distinguent ne proviennent que de la différence de leur constitution; partant tous de l'inorganisme et de l'inconscience, ils tendent à manifester l'organisation universelle et la conscience universelle qui doivent faire un jour de la Planète une *Unité collective* qui réalisera l'harmonie et le bonheur parfaits. L'animal, le végétal, la pierre, c'est *l'Homme*; et l'homme au fond c'est *Dieu*. Laissons là l'orgueil, notre plus grand ennemi; l'on ne doit pas plus rougir de provenir du singe par voie d'évolution physiologique que d'avoir pour ascendant un esclave, un mendiant ou un sauvage.

« O homme! descends au fond de ta conscience et demande-toi si
« tous les hommes ne sont pas enfants de Dieu. Demande-toi s'il est
« juste, s'il est permis aux enfants de Dieu de se mépriser, de se haïr.
« Eh bien! pauvre aveugle! sache que tous les êtres sont, non-seule-
« ment les enfants de Dieu, mais encore que tous sont destinés à réali-
« ser Dieu même dans l'éternité et que c'est par cette raison que nous
« devons tous les aimer. »

On a pour habitude de ne penser et de ne croire qu'à la vie future; c'est à la vie réellement éternelle qu'il faut croire, à ce qui *fut* et qui *sera* aussi bien qu'à ce qui *est*. Le Dieu de l'Univers n'est pas le Dieu des théologiens, il a mis partout dans l'œuvre sublime de la création les marques de la plus haute sagesse, et c'eût été preuve de démençe ou de caprice que d'avoir créé pour le plaisir de détruire ensuite.

Si, remontant dans l'antiquité, nous fouillons dans les religions qui veillent au berceau de chaque peuple qui se forme, nous retrouvons toutes ces idées d'immortalité et de transformation des âmes, des bêtes et des hommes dans les traditions qui sont rassemblées dans les *Genèses* de presque toutes les nations. (1) Cela prouve d'ailleurs à quel point il est rationnel d'admettre partout des révélations progressives faites par les Esprits, incarnés ou libres, aux habitants de la Terre.

On nous pardonnera d'appuyer tant sur ce sujet de l'immortalité de l'âme des bêtes et de l'homme; au moment où la vieille religion officielle imposée tombe et où, sur ses ruines, semble vouloir s'élever triomphant le matérialisme impuissant et démoralisateur, il est bon de relever les courages avec la confiance et la foi. C'est le but que nous

(1) Les travaux récents de la science prouvent d'ailleurs que ces *Genèses* ont toutes leur origine commune dans les *Védas* de l'Inde qui gardera toujours l'honneur d'avoir enseigné l'immortalité de l'âme, l'unité du Dieu suprême et la collaboration des Esprits dans la création et l'ordre de l'univers.

nous sommes proposé en nous étayant sur la science, le bon sens et la raison. Revenons donc un peu puiser des éléments de conviction à ces sources révélatrices où buvaient nos ancêtres.

Comme nous l'avons vu, les Egyptiens croyaient à l'âme des bêtes aussi bien qu'à celle de l'homme. Il y a, disaient-ils un lien mystérieux entre les âmes et leurs dépouilles mortelles, et quand elles en sont séparées, c'est toujours avec plaisir, avec sympathie, qu'elles s'en rapprochent, car il y a dans le corps une vertu secrète qui attire l'âme qui l'a autrefois habitée. Lorsque l'âme d'un homme ou d'un animal est séparée brusquement de son corps, elle ne s'en éloigne pas et se tient près de lui. C'est en vertu de cette croyance que les devins qui voulaient recevoir en eux les âmes des animaux qui savent l'avenir, tels que la taupe et le corbeau, en mangaient le cœur et les principales parties. C'est pour cela encore que les Pythagoriciens s'abstenaient de l'usage des viandes pour ne pas être remplis d'impuretés en devenant le tombeau du corps des animaux et la prison de leur âme. Les Egyptiens et les Grecs croyaient que les âmes dont les corps ne sont pas enterrés restent près de leurs cadavres et que c'était de celles-là dont les magiciens abusaient pour leurs opérations de magie en les forçant à leur obéir.

Les Indiens avaient une telle foi dans l'immortalité de leur individualité qu'ils croyaient que les âmes des morts assistaient d'une manière invisible aux funérailles et au repas qu'on offrait aux amis du mort pour honorer sa mémoire. Souvent des amis mouraient ensemble pour ne pas se quitter, tant les Indiens avaient une foi solide dans la résurrection des âmes, et, sur la tombe d'un chef on immolait ses femmes et tous ses guerriers et serviteurs afin qu'il pût continuer dans le ciel la vie qu'il menait sur la terre. D'ailleurs, sans aller si loin, ces usages existent encore de nos jours chez certaines peuplades. Tout le monde connaît le cruel pays de Dahomey sur la côte africaine de la Guinée; là encore, quand un roi meurt, on enferme dans son caveau huit danseuses et cinquante soldats, tous vivants, munis d'une certaine quantité de provisions; ils sont chargés d'accompagner leur souverain dans le royaume des ombres. Les habitants de ce pays croient d'ailleurs aux bons et aux mauvais Esprits auxquels on construit des cases de luxe en guise de temples.

Platon croyait que l'âme humaine revenait en expiation sur la terre en se réincarnant; il pensait que les âmes qui ont des penchants sensuels planent autour de la terre dont elles ne peuvent pas se déta-

cher, les passions sensuelles attachant l'âme comme avec un clou à la matière de son corps et la rendant elle-même corporelle.

Inutile de dire combien la croyance aux âmes des animaux et des hommes morts était encore très-répandue au Moyen-Age. Malheureusement à cette époque on confondait les bons Esprits avec les mauvais et la *Démonophobie* était passée à l'état de dogme. Dieu sait à quelles horribles persécutions, à quelles tortures et quels bûchers, donna lieu cette folie religieuse qui faisait voir partout le diable et son invincible armée.

René CAILLÉ.

(à suivre)

Discours de M. Pichery. (Anniversaire d'Allan Kardec)

Mesdames, messieurs, frères et sœurs.

Comme les années précédentes, nous venons à cette réunion sympathique et fraternelle, apporter le tribut de nos respectueux hommages et de notre reconnaissance, et nous unir à nos frères et à nos sœurs. Nous remercions notre bien-aimé maître Allan Kardec, de son bienveillant concours dans nos études, pour le bien qu'il a fait à l'humanité, en lui rendant facile la compréhension de vérités vieilles comme le monde, dénaturées et enfin détruites par ceux qui avaient intérêt à perpétuer l'ignorance et l'asservissement des déshérités.

Du plus profond de mon âme, je dis : Honneur vrai, à toi, Allan Kardec, le savant, le chercheur, le studieux, le courageux qui n'a pas reculé devant la tâche aride de révéler les anciennes croyances de nos pères, sans crainte des railleries, des coteries toutes puissantes qui désirent conserver leur édifice de mensonges et qui voulurent te briser; tu étais aussi assuré d'être bafoué par les masses populaires qui n'avaient pas la conscience de ce que tu leur offrais pour les émanciper.

Honneur à toi, homme vertueux, Esprit supérieur, pour le bien accompli et celui que tu accompliras dans l'avenir; ton œuvre suit son cours et tu jouiras du triomphe de notre cause en méritant bien de l'humanité. Le spiritisme ridiculisé et relégué dans le domaine de la folie, prend aujourd'hui droit de cité, puisque chacun veut le reconnaître, depuis que les penseurs, les écrivains de mérite, les hommes qui font loi dans les arts et dans les sciences, l'admettent comme possible, comme une force réelle, avec laquelle il faut compter.

Ce que l'on nommait folie, hallucination, a fait en peu de temps un chemin considérable, et les vérités enseignées par le spiritisme ont une haute importance, puisqu'elles attirent l'attention des savants de tous les pays, celle du monde scientifique.

Les croyances diverses s'imposent par la tradition ou par l'enseignement; aussi sont-elles variées, changeantes, selon le milieu et à mesure que l'intelligence des peuples se modifie; ces croyances et ces religions subissent l'influence des personnes chargées de leur enseignement, elles sont toutes plus ou moins soumises aux intérêts et aux besoins matériels des enseignants. tandis que, pour le spiritisme, c'est différent; si les croyants catholiques, protestants, israélites, libres-penseurs, matérialistes, etc., écoutent leurs prédicants et acceptent la foi sans contrôle, le spirite veut le critérium en toutes choses, il croit parce qu'il a vu, il est fort devant l'épreuve, parce qu'il la sait utile, nécessaire à son avancement.

Il y a plus de spirites qu'on ne le pense; à celui qui, sensible à la perte de l'être aimé, l'appelle par la pensée, par ses regrets, je dis : Vous êtes spirite. — Avez-vous éprouvé des pressentiments et les reconnaissez-vous ? Vous êtes spirite. — Etes-vous sensible aux souffrances de vos frères en humanité ? Vos efforts tendent-ils au bien-être relatif obtenu par le progrès et à l'aide du travail ? Vous êtes spirite. — Tous les hommes, dans le fond, par leurs aspirations, agissent comme les spirites, et cependant le mot spiritisme les effraie !...

Le spiritisme ne s'apprend pas, ne peut se transmettre par hérédité; il naît avec l'âme qui ne s'en peut séparer, et cette âme, à toutes les étapes de ses vies successives, n'en peut arrêter le progrès; je dirai plus, ceux qui nient sa puissance, et même ceux qui semblent le pratiquer comme adeptes, ne l'ont pas étudié pour la plupart, ils n'ont jamais cherché à se rendre un compte exact des vérités qu'il enseigne ni de ses manifestations, de crainte de se déjuger, forcément.

Cher Maître, vos disciples reconnaissants, pour avoir connu et pratiqué ce que vous avez si bien enseigné, vous affirment qu'ils suivront résolument votre exemple, qu'ils resteront fidèles à votre doctrine et la propageront, puisqu'elle est l'expression de la pensée collective des Esprits instructeurs.

Vous tous, F. et S. E. C., unissez vos efforts aux nôtres, pour

reporter sur nos frères déshérités la lumière qui a réchauffé notre cœur et éclairé notre esprit.

Salut à la compagne bien-aimée du Maître, que nous désirons avoir longtemps, bien longtemps parmi nous; au revoir cher Allan Kardec et à vous tous qui avez nos vœux sympathiques et fraternels.

Le Spiritisme et le Congrès de la Ligue de l'enseignement.

Les adversaires du spiritisme, professeurs, écrivains des grands journaux politiques, n'ont pas assez d'invectives pour qui s'occupe des graves et si importantes questions de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la pluralité des existences, des rapports entre les vivants et les morts; les spirites, selon eux, sont gens crédules, hallucinés, ignorants, qui veulent ressusciter la croyance aux miracles et aux choses insensées que l'esprit moderne combat à l'aide de la science, de la raison, de l'investigation, et disent-ils, l'obscurantisme des églises caduques écarté et réduit à l'impuissance par les institutions républicaines, serait remis à l'ordre du jour par les spirites. Les sectaires religieux prétendent que les adeptes d'Allan Kardec sont des artisans de mensonges; que par leurs rapports avec le démon, ils viennent agiter de vieilles questions résolues par les conciles et complètement oubliées, conduire les esprits à Charenton et saper l'enseignement séculaire de l'église catholique.

Les universitaires et les docteurs en Sorbonne les appellent charlatans et faiseurs de dupes; infaillibles dans leurs commentaires comme le sont dans un autre sens tous les docteurs cléricaux en robe noire, ils n'ont pas d'expressions assez dures pour jeter l'anathème aux spirites.

Et cependant, le spiritisme touche à toutes choses, avec intelligence, sans bruit, sans revendiquer de priorité pour ce qu'il a fait ou aidé à faire: nous pouvons le prouver en citant ici quel fut son rôle dans la création et l'affermissement d'une société bien connue devenue nationale aujourd'hui.

En 1873, *Jean Macé*, voulant développer la Ligue de l'enseignement en France, et en placer le centre à Paris, puisque Bèblenheim était à l'Allemagne avec l'Alsace, de par le droit du plus fort, trouva un énergique concours chez les spirites, hommes de principe, de liberté de penser, d'initiative pour tout ce qui peut élever les intelligences à

l'aide de l'étude et de la science; l'idée du cercle parisien se développa chez un spirite, M. Delanne.

Puis le siège définitif fut fixé par MM. Jean Macé, Emmanuel Vauchez, Camille Flammarion, etc. chez M. P. G. Leymarie, rue Vivienne où, pendant plusieurs années, se sont tenues les réunions des membres de comité. Chacun, selon ses forces et le temps que lui laissait le travail quotidien s'occupait activement des intérêts de la ligue et lui amenait des adhérents.

Emmanuel Vauchez travaillait la nuit et faisait la correspondance; Mme Leymarie tenait la comptabilité, M. P. G. Leymarie recueillait les sommes de 1 fr, 5 fr. et plus, que chaque membre de la ligue donnait pour cette œuvre utile; ces encaissements étaient longs et difficiles, vu la distance et l'indifférence de bien des adhérents trop tièdes, qu'il fallait persuader de la grandeur de la Cause, auxquels il fallait prouver qu'il était indispensable de créer des bibliothèques dans toutes les communes de la France, d'exciter l'initiative des amis de l'instruction; ce dévouement absolu à la chose publique, cette volonté d'arriver, — sous la direction de Jean Macé, — à élever le niveau moral de la nation, le désintéressement bien avéré des fondateurs du cercle parisien de la ligue de l'enseignement, lui attirèrent des adhérents nombreux, des hommes de haute valeur qui avaient une position sociale, et des rédacteurs influents de journaux; sauf Jean Macé et Emmanuel Vauchez, les anciens fondateurs ne furent plus que des militants obscurs, qui laissèrent l'honneur à de nouveaux venus, tout en apportant leur obole, leur attachement profond à la ligue de l'enseignement.

De ce qui précède il ressort ce fait important: que le cercle parisien de la ligue de l'enseignement fut fondé, en dehors de toute idée de prosélytisme, par des élèves d'Allan Kardec, par des spirites qui lui donnèrent leur temps, leur dévouement, le nerf de la guerre; lorsque, plus tard, le cercle fut installé, 175, rue Saint-Honoré, où son siège social est actuellement, la *Revue spirite* fit des appels constants à ses lecteurs; des milliers de francs furent versés par eux à l'œuvre de rénovation intellectuelle.

Cependant, des journaux tels que *le Temps*, *le Rappel*, *la France*, *le Siècle*, *le XIX^e Siècle*, *la Lanterne*, *l'Événement*, etc., n'hésitent pas à ridiculiser les spirites, à les discréditer à la légère et sans raison; que *le Figaro*, *le Français*, *le Petit Moniteur*, *l'Union*, *l'Univers*, etc., fassent leur métier d'insulteurs, cela se comprend sans peine, puisque pour eux c'est œuvre pie; mais, il est inintelligent et

impolitique au premier chef, de la part des organes qui veulent le progrès sous toutes les formes, de servir les rancunes cléricales et de s'incliner ainsi devant un préjugé qui condamne, *à priori*, une multitude d'hommes intelligents, de femmes distinguées, partisans du libre examen, de l'instruction intégrale pour les filles et les garçons, de l'éducation morale de tous, sans exception. Les républicains les plus sages, mais les plus avancés, les plus convaincus, les plus énergiques, se trouvent chez les spirites de l'école d'Allan Kardec.

Seconder toutes les initiatives dans le sens du bien et du vrai, est une conséquence des études spirites qui imposent tout d'abord à l'esprit les grands devoirs de la solidarité et de la responsabilité ; les spirites ont fait leur devoir patriotique, et satisfait leur conscience, en étant les partisans de la ligue ; pour se prévaloir d'un fait aussi simple et aussi naturel, il a fallu les attaques persistantes et injustes de la presse, celles de la chaire officielle.

Oui, nous sommes heureux d'avoir vu grandir cette institution nationale de la *Ligue de l'enseignement*, et du *Cercle parisien de la ligue*, cercle aimé par nous, comme l'enfant dont on a guidé les premiers pas ; nous sommes fiers, à juste titre, des articles élogieux des journaux, des adhésions de tous les hommes qui ont quelque valeur dans notre France ; heureux de la consécration officielle que lui a donnée M. Gambetta, président de la Chambre des députés, et de l'hommage rendu par le grand orateur à *Jean Macé*, fondateur de la *Ligue de l'enseignement*, à *Emmanuel Vauchez*, le secrétaire général.

Ces deux hommes généreux, le simple hasard eut été incapable de les réunir pour mener à bien l'œuvre importante du *Congrès de la ligue*, celle de la fusion, de la fédération de toutes les sociétés laïques d'éducation et d'instruction, sous le titre de : *Ligue Française de l'enseignement*, parce que, il y a des lois d'attraction pour les hommes et pour les choses, lois prévoyantes et sages, qui ne donnent rien au hasard.

Ayant assisté comme délégué, avec Mme Rosen-Dufaure, au Congrès de la ligue, nous donnons un compte-rendu très succinct des trois jours de réunion, et de l'assemblée générale officielle au Trocadéro :

1^{re} journée. 20 avril 1881. — 475 délégués, l'élite de la France qui pense et qui veut. — Des membres bien intentionnés veulent ériger la ligue en *Université libre et laïque de France*, projet tant soit peu romanesque, combattu par MM. Jean Macé, Viénot de Rouen, Wacca de Metz. — Après un débat assez long, la majorité accepte ce

qui suit, sur la proposition du président de l'assemblée, Jean Macé : — 1° La ligue de l'enseignement fondée par M. Jean Macé est organisée en fédération, sous le titre de : *Ligue française de l'enseignement*. — 2° Une liste sera ouverte sur laquelle s'inscriront toutes les sociétés d'instruction populaire, sous quelque titre que ce soit et qui voudront en faire partie. — Cette séance avait été préparée le matin par la réunion des délégués dans les bureaux, ; vers 4 heures du soir la plupart des délégués ont signé leur adhésion.

Puis il a fallu procéder à la rédaction des statuts; la ligue étant officiellement reconnue, devait régler ce contrat qui liait les participants. Après débats, les 475 délégués ont décidé de se répartir en sept bureaux; la commission élue par eux serait composée de 21 membres.

2. journée. 21 avril 1881. Questions d'ordre pratique, telles que : Mode d'organisation des conférences ambulantes, que l'on veut publiques autant que possible; la discussion roule sur ce thème : les conférenciers seront-ils rétribués?... Les uns trouvent que le conférencier payé est mal vu; souvent il sera médiocre. M. Wacca, dit avec énergie, qu'il a accepté des indemnités, et que, s'il fut, avec ses amis, nommé *Voyageur en enseignement*, c'est avec joie que ce sobriquet fut accepté. En définitive, on prendra toutes les bonnes volontés; c'est affaire de mesure et de tempéraments, et M. Jean Macé a exprimé le sentiment de la majorité en disant : qu'il était bon que *la mission d'éducateur du peuple fût une véritable fonction honorée, et au besoin payée*.

Le président annonce qu'une dame suisse d'origine, Mme Rosen Dufaure, demande à faire une communication; il lui donne la parole. Mme Rosen était déléguée de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, qu'elle n'a pu représenter, l'enseignement populaire spirite ne rentrant pas dans le cadre des sociétés d'instruction tel que le congrès le pouvait comprendre. « Comme déléguée libre, pour la forme, Mme Rosen, d'une voix claire, posée, avec une sincérité persuasive, dit le journal *le Temps*, a exposé ses vœux ainsi : Je ne viens pas, messieurs, réclamer ici pour l'émancipation absolue de la femme; il en est qui se sont acquittées d'une façon quelque peu maladroite de cette tâche et qui ont ainsi compromis une cause juste. Mais la femme a des droits, et dans quel domaine pourrait-elle mieux les exercer que dans celui de l'enseignement? Nous sommes des épouses, des mères; c'est à nous de diriger l'éducation des jeunes filles, de leur apprendre à s'occuper d'autre chose que de colifichets. Nous venons donc, messieurs, vous apporter notre part, c'est-à-dire tout notre cœur,

notre esprit, notre bon vouloir ; vous ne refuserez pas ce concours. Notre ambition est de montrer que l'éducation peut faire des femmes intelligentes, qui soient, en même temps, des femmes de ménage ; l'un n'exclut pas l'autre, au contraire. Je demande qu'un article additionnel aux statuts du congrès, autorise l'admission dans les cercles de la ligue, des femmes dévouées au progrès de l'instruction. »

Après cette allocution suivie de vifs applaudissements, M. Jean Macé remercie Mme Rosen-Dufaure, et dit : « Il n'y a malheureusement guère de femmes, aujourd'hui, qui s'occupent d'instruction privée, mais il y en aura ; quant à l'article additionnel, il est inutile de le mettre aux voix, la ligue ayant toujours reconnu et pratiqué l'admission des femmes dans ses cercles. »

M. Leclercq, dans un langage précis, lumineux, qui a charmé le congrès, explique le mécanisme de l'institution des librairies de campagne : une librairie centrale se tient à la disposition des correspondants qui voudront, dans les villages, vendre des livres d'instruction, des fournitures de classes et de papeterie. C'est une œuvre utile, en germe, que la ligue reconstituée va développer avec énergie et activité. — On reçoit l'adhésion de 74 sociétés nouvelles. — M. Berger offre 10,000 exemplaires de sa méthode d'anglais, — la loge des *Amis de la paix* envoie 200 fr. comme souscription, — M. Bena Alexandre représentait la Hongrie, — M. Charles Buis la ligue belge, — M. Morreu, le ministère de l'instruction publique en Espagne, — M. Dubarry, l'Italie.

3^e journée, 22 avril. — On agite la question des musées cantonaux ; chaque contrée, selon sa position géologique, plaine, montagne ou près de la mer, fournira les matériaux utiles et intéressants ; les cercles de province ont là un but pour leur activité. — Puis, vient la question du développement des bibliothèques cantonales ; le Président, cite M. Tourasse, qui, de ses deniers, a doté d'une bibliothèque tous les cantons des Basses Pyrénées et abonné 10,000 instituteurs à la *Gazette du village*. Un journal réactionnaire ayant glissé cette petite infamie que ce don était fait sur les *fonds secrets*, immédiatement M. Tourasse abonna à ses frais, tous les instituteurs de France à la *Gazette du village*. Le nom de M. Tourasse est acclamé par les délégués par deux fois.

Un legs de 20,800 fr. fait à Jean Macé, ne peut être accepté par la ligue, vu les conditions délicates, et peut-être onéreuses, imposées à qui doit les recevoir.

Puis, viennent les débats sur les statuts élaborés par les 21 mem-

bres délégués des bureaux; chaque article, discuté à fond, a conduit les orateurs à les apprécier à divers points de vue, avec logique, avec l'amour du vrai et du juste. Les délégués étrangers ont tous voulu remercier les organisateurs du congrès, ils ont été chaleureusement applaudis et acclamés.

Voici le texte des statuts votés le 22 avril 1881, par le Congrès de la ligue de l'enseignement :

Art. 1. La Ligue de l'enseignement, fondée par Jean Macé, s'organise en fédération sous le titre de Ligue française de l'enseignement.

Art. 2. Une liste est ouverte sur laquelle seront inscrites toutes les sociétés d'instruction populaire, sous quelque titre que ce soit, y compris les sociétés de femmes, qui voudront en faire partie.

Art. 3. La Ligue française de l'enseignement a pour but de provoquer par toute la France l'initiative individuelle au profit du développement de l'instruction populaire par tous les moyens possibles.

La Ligue publiera un bulletin spécial dont le prix est fixé à 6 fr.

Art. 4. Toute société adhérant à la Ligue sera tenue de prendre un abonnement à ce bulletin.

Art. 5. Chaque société fixera elle-même sa contribution d'après ses ressources.

Art. 6. Chaque société, étant indépendante, sera libre de se retirer lorsqu'elle le désirera.

Art. 7. Un congrès, composé des délégués des sociétés de la Ligue, se réunira chaque année dans le lieu désigné par le conseil général de la Ligue.

Le premier congrès se tiendra à Paris.

Art. 8. Chaque société enverra un délégué au congrès annuel. Un même délégué pourra représenter plusieurs sociétés, mais il n'aura jamais qu'une seule voix.

Art. 9. La Ligue est administrée par un conseil général de trente membres, nommé par le congrès pour trois ans et renouvelable par tiers chaque année.

Le sort déterminera les membres qui font partie des 1^{er} et 3^e tiers.

Les membres sortants sont rééligibles.

Art. 10. Les attributions du conseil général sont :

1^o De propager l'œuvre;

2^o De publier le bulletin de la Ligue;

3^o D'organiser des conférences publiques et les congrès annuels.

4^o D'administrer les finances de la Ligue.

Art. 11. Le conseil général rendra compte, dans le bulletin, de sa gestion et publiera l'état détaillé de ses recettes et de ses dépenses.

Art. 12. Nulle modification aux présents statuts ne pourra être discutée en assemblée générale sans avoir été au préalable communiquée au conseil général et portée par lui deux mois avant la réunion du congrès, à la connaissance de toutes les sociétés dont se compose la Ligue française de l'enseignement.

Art. 13 *Disposition transitoire.* — Les présents statuts seront soumis par les délégués présents au congrès à l'approbation de leurs sociétés. Les sociétés qui les accepteront enverront leurs adhésions au cercle parisien qui convoquera leurs délégués en juin prochain pour nommer le conseil général.

Nos lecteurs remarqueront que, à l'article 2, il est spécifié que les sociétés de femmes qui s'occupent d'instruction populaire, peuvent faire partie de la Ligue Française de l'enseignement, amendement qui a été introduit dans cet article, sur la demande de notre déléguée, Mme Rosen-Dufaure. Tous les droits sont accordés aux femmes, a-t-elle dit, mais ce droit n'est jamais inscrit formellement dans les statuts des sociétés; je demande donc, à messieurs les délégués, qui m'ont écoutée hier avec tant de bienveillance, de décider que, le droit de faire partie de la Ligue française de l'enseignement, est accordé aux Sociétés de femmes, et que ce droit soit formulé dans l'article II. — C'est ce qui a été fait immédiatement.

4^e Journée; séance solennelle au Trocadéro, sous la présidence de M. Gambetta. — Après le Discours si remarquable de Jean Macé, M. Gambetta a prononcé les belles et éloquentes paroles que chacun a lues.

L'éminent homme d'État qui a tant fait pour la revendication de nos libertés, auquel bien des adversaires politiques ne savent pas rendre justice, s'est exprimé de manière à ne laisser subsister aucun doute sur sa volonté bien déterminée et celle de ses amis politiques, de donner à l'instruction populaire le développement le plus large et le plus fécond pour la grandeur du pays; il a donné nettement à entendre que, priver une intelligence d'instruction, c'est priver peut-être la France d'un grand inventeur, d'un ouvrier intelligent, d'un ingénieur, d'un artiste, d'un poète, d'un administrateur; c'est faire un vol à la nation.

Les assistants, tous ligueurs en général, étaient fiers de la consécration officielle de leurs travaux.

Le soir, chez Lemardelay, un banquet de 200 couverts a réuni les

délégués du Congrès; Mme Rosen était à la droite du président. Dans le salon de conversation nous avons trouvé, parmi ces hommes d'élite, des spirites très-éclairés, qui ont suivi attentivement la marche du spiritisme dans le monde; ils disaient qu'ils ne comprenaient pas, sans lui, l'éducation morale et le progrès réel des populations du globe.

« Son enseignement rationnel, disaient-ils, établira la *solidarité* qui rapproche tous les intérêts et les lie intimement, et comme conséquence, la *responsabilité* qui, bien comprise, unira les âmes par le devoir, par la bienveillance et l'amour. » P. G. LEYMARIE.

Les conférences spirites.

Nous recevons la lettre suivante, à laquelle le comité des conférences spirites donne son adhésion entière; puissent nos lecteurs la prendre en considération, et comme elle s'adresse au dévouement des hommes d'action, des hommes qui veulent le bien, puissent-ils eux-aussi nous seconder, et méditer les paroles d'un F. E. C. qui parlait avec son cœur et ne pensait guère que sa lettre fût faite pour la publicité.

Cher Frère en croyance,

Dès le début, les souscriptions pour les conférences spirites, cette œuvre excellente, arrivaient assez abondamment, et nous en augurons avec joie, qu'au bout d'un laps de temps assez rapproché nous pourrions avoir nos conférences projetées. Mais il faut croire que beaucoup de nos frères n'ont pas bien compris l'immense portée de l'idée dont notre frère aimé, M. Guérin, est le promoteur, car nous constatons avec désappointement, que depuis quelque temps, ces souscriptions vont sans cesse en diminuant.

Cette indifférence de la part des spirites convaincus a lieu de nous surprendre, car ils doivent être bien pénétrés de ceci, c'est que le spiritisme n'entrera véritablement dans sa phase d'éclosion et d'épanouissement, que par la parole, la parole sincère et vibrante qui électrise les masses et les pousse à la recherche des vérités qu'elle leur fait entrevoir.

Chaque spirite devrait aussi se dire qu'étant ouvrier d'élite dans le vaste atelier de l'univers, il doit être le premier à apporter sa pierre à l'édification du monument de progrès et de régénération sociale qui abritera un jour l'humanité tout entière.

Que les spirites comprennent bien que les sociétés ne secouent le joug de l'égoïsme et des basses passions qui les étreignent, qu'elles ne se transformeront réellement, qu'après l'avènement définitif dans le monde de notre philosophie.

Que ceux d'entre nos frères en croyance que n'animent pas encore les sentiments de générosité et d'ardent prosélytisme qui devraient être comme l'élan d'âmes passionnément éprises de la cause sacrée du bien, que nos frères regardent autour d'eux, qu'ils considèrent cette armée de prolétaires, écrasée sous le poids du travail, de l'ignorance, de la misère et de ses terribles conséquences, et alors le cœur serré douloureusement, ils reconnaîtront qu'il y a beaucoup à faire, et qu'à de si grands maux il faut de grands remèdes. Eh bien ! cette situation de nos frères malheureux se prolongera tant que notre doctrine n'aura pas appris aux détenteurs du pouvoir et de la richesse, les devoirs sociaux et humanitaires qui leur incombent.

Comment en serait-il autrement ? L'homme riche et puissant verra-t-il jamais son frère dans l'inférieur qui l'enrichit, tant qu'il n'aura pas acquis les notions exactes, certaines, sur sa véritable destinée, tant qu'il ne saura pas positivement d'où il vient, le pourquoi de la vie présente, et ce qui adviendra de lui après ce qu'il appelle la mort ?

Assurément non. Pour que l'homme aime et pratique le bien rien que pour le bien, il faut qu'il découvre devant lui un horizon moins borné que celui de la terre, il faut, que par la pensée, il embrasse l'horizon resplendissant de l'avenir. Notre philosophie est seule capable de lui procurer ces bienfaits, de le déterminer à la pratique du bien en l'excitant à s'engager dans une voie plus en harmonie avec les desseins divins, avec ses véritables intérêts futurs et ceux de ses semblables.

Que ces raisons dominantes, que le triste sort des déshérités d'ici-bas, éveillent la compassion dans vos âmes, stimulent les tièdes et encouragent les zélés, et surtout ne perdons jamais de vue, qu'en servant notre cause, nous servons celle des malheureux.

Les conférences spirites devant hâter la délivrance de l'humanité, il est du devoir de chacun de nous de contribuer à leur succès, dans la mesure de nos moyens. Que ceux qui ont beaucoup donnent beaucoup, et ceux qui ont peu donneront beaucoup en se privant d'un plaisir pour donner peu.

Comprenons bien que plus tard, une fois réunis en famille dans l'erraticité, nous contemplerons notre œuvre, en nous réjouissant, en nous félicitant, d'y avoir pris part. Par contre, les indifférents se préparent des regrets, en restant à l'écart du mouvement.

Je vous ai dit dernièrement quelques mots au sujet de la création d'un journal spirite quotidien à 0,05 c. ; cela se réalisera indubitablement un jour ; mais j'ai réfléchi qu'il était préférable d'attendre que le branle ait été donné dans les esprits, par les conférences.

Mes compliments affectueux à tous nos frères ; mes hommages respectueux à Mme Allan Kardec, et veuillez me représenter samedi, 19 avril, à la réunion des souscripteurs à l'œuvre des conférences.

Votre dévoué frère en croyance,

BONNEFONT.

P. S. — Il y a 15 jours, mon ami Jésupret et moi, nous sommes allés donner à Vitry (centre important), une conférence spirite. Succès complet, *noyau formé*.

La Société pneumatologique.

M. Pirro Pierrusini, de Livourne, nous a écrit quelquefois pour nous relater des séances qui offrent de l'intérêt, pour nous donner le compte-rendu des conférences faites dans les réunions de la Société pneumatologique ; nous regrettons sincèrement de n'avoir pu nous mettre en rapport avec cette société, d'une manière constante, nos occupations ne nous laissant pas une heure de répit ; cependant, nous portons un intérêt fraternel à tout ce qu'obtiennent nos frères de Livourne, et c'est de grand cœur, avec une satisfaction vraie, que nous voudrions voir se réaliser entre eux et nous l'échange de correspondances, emportées et rapportées, avec réponse immédiate de la personne à qui l'on a écrit. Nous n'avons pu encore réaliser cet idéal, posséder des secrétaires qui nous laissent libres parfois, et consacrer ces instants à entrer en relations suivies avec M. Pirro Pierrusini, qui, magnétisé spirituellement, s'endort et peut correspondre avec les autres sociétés pneumatologiques, de 8 heures du soir à 11 heures, les mercredi, vendredi, dimanche et lundi.

M. Pierrusini nous écrivait dernièrement que, dans une séance

de la deuxième sous-décurie de la onzième décurie, tous les membres présents ont vu, d'une manière distincte, une lumière semblable à celle du soleil couvrir entièrement le médium magnétisé; ce phénomène n'a pu s'expliquer. Puis, une boule de feu, large de vingt centimètres de diamètre, se balançait autour d'un autre médium; ses rayons étaient si brillants qu'on pouvait à peine la regarder : Il faut, pour ces phénomènes, disent nos amis, avoir beaucoup de médiums de troisième incarnation, magnétisables, et une seule personne désignée pour les magnétiser; il est facile à nos frères de France, de se mettre en rapport avec M. Pirro Pierrusini, pour obtenir les phénomènes intéressants de transport fluïdique des lettres. Les médiums de troisième incarnation sont les médiums somnambules parlants.

Nous sommes priés d'annoncer, que M. le président du centre occidental, prie Messieurs les présidents de décurie et sous-décuries de la *Pneumatologie universelle* de lui envoyer un rapport exact des progrès obtenus pendant l'année 1880; une erreur involontaire de notre imprimeur a retardé cet appel.

Le premier article des statuts de la Société Pneumatologique, dit : « Appartient à la grande famille Pneumatologique, toute personne qui croit en Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la communion avec les intelligences supérieures. »

Un catéchisme spirite est préparé par les professeurs Mondolfi et Benamozeg; il contiendra, simplement et laconiquement, ce qui pourra être saisi facilement par toutes les intelligences.

M. le Cavaliere Coën, ingénieur à Livourne, homme instruit, dévoué, pneumatologue distingué, a été délégué dans le Piémont, comme conférencier; partout où il y avait des décuries ou des sous-décuries, il a rempli sa mission avec zèle et un grand succès, parce qu'il a une rare énergie et une grande volonté; au nom des spirites parisiens, nous offrons un bon souvenir, bien affectueux, à l'ingénieur Adolfo Coën, à nos amis de l'Italie, particulièrement au président du centre occidental.

Nous avons reçu huit conférences de nos amis de Livourne, toutes remarquables; nous voudrions les reproduire et cela ne se peut; nous les avons lues à nos séances du vendredi, mais l'espace nous manque pour les donner textuellement, quelque valeur que nous leur reconnaissons. Prière à M. Pirro Pierrusini de nous excuser et de recevoir notre cordiale poignée de main; prochainement nous insérerons l'une de ces conférences. P. G. L. .

Le Spiritisme à Saint-Thomas.

Mon cher monsieur et frère en croyance. — Je viens de recevoir les livres que vous avez eu la bonté de me procurer, je ne puis que vous féliciter pour le bon choix que vous avez fait, j'aurai beaucoup de plaisir en les étudiant. Je suis revenu d'Haïti hier; j'ai fait un voyage, de trois semaines, ce qui est assez long pour moi. Ce n'est pas une contrée que je préfère quoique les habitants me reçoivent très bien. J'y ai rencontré quelques croyants dans nos sublimes vérités, mais peu instruits; j'ai fait de mon mieux pour les mettre au courant de notre doctrine.

Je vous remercie infiniment pour les bons conseils que vous me donnez dans votre lettre, à l'égard de ma fille aînée, Nellie, la clairvoyante; fait curieux, ces conseils sont les mêmes que les Esprits nous ont donnés au commencement de la médiumnité de Nellie.

Veillez, à votre convenance, m'envoyer quelques catalogues de la Librairie spirite, je les répandrai partout dans les Antilles. Il y a beaucoup de spirites à Porto-Rico, à Cuba, et j'ai bien des facilités pour les envoyer.

Quand j'aurai le temps, j'espère vous faire le compte-rendu des résultats de nos travaux. Au nom de notre société, je vous offre, ainsi qu'à mes frères en croyance, un salut affectueux; de la part de ma famille, nos compliments et amitiés pour Mme Allan Kardec et pour les vôtres.

Je suis votre ami et frère,

Charles E. TAYLOR, magnétiseur et président de la société spirite de Saint-Thomas.

Nota. — Le Banner of Light de Boston, contient une notice, sur M. Charles Taylor, qui le représente comme un véritable missionnaire de la cause dans les Antilles; nous ne saurions trop applaudir à ce dévouement, et nous lui envoyons l'accolade fraternelle, au nom des spirites de la France, au nom de Mme Allan Kardec.

M. Charles Taylor fait des lectures instructives, partout où il passe; c'est un bon semeur.

Le spiritisme à la Havane.

Lettre de M. Joseph Mauri spirite. — Messieurs j'ai reçu votre lettre du 25 septembre et j'y réponds avec l'amour et l'affection demandés par la fraternité universelle.

Ce que vous proposez est grand puisque vous voulez arriver à l'unité de la pensée entre la populeuse famille humaine. — L'union c'est la force. — C'est pourquoi il devrait exister déjà un congrès international spirite, afin que le spiritisme fût de fait, reconnu comme science. De cette manière ses adeptes seraient respectés et protégés par les lois de tous les gouvernements, ils exerceraient pleinement en toute liberté leurs pratiques sans craindre les calomnies et les persécutions fomentées par les ennemis du progrès.

Si les adeptes du spiritisme formaient un corps collectif, une alliance faite par les frères qui ont le plus de prestige et la plus claire intelligence, les attaques du pharisaïsme et des apôtres du matérialisme seraient réduites à néant. Les frères qui se trouvent dans cette capitale et dans les autres villes de cette Antille espagnole ne seraient plus exposés aux caprices et aux injustices volontaires du gouvernement espagnol.

Exemple : Mlle Amélie Domingo y Soler, de Barcelone notre S. E. C. propagatrice, la plus décidée du spiritisme, vient de publier l'ouvrage : « *Le spiritisme réfute les erreurs du catholicisme romain* » ; elle m'en a envoyé cent quatre exemplaires pour les répartir entre les Frères de cette localité et pour l'aider à couvrir les frais de l'édition. — La caisse contenant l'ouvrage arrive à la Havane : les formalités de la douane exigent que, en dehors du paiement des droits qui sont exorbitants, l'ouvrage soit soumis à la censure, laquelle après en avoir lu seulement le titre, ordonna arbitrairement que la caisse fut retournée au point de départ ; elle interdit l'entrée d'un livre contraire à la religion de l'Etat, qui nie la divinité de Jésus.

Ayant demandé en mon nom, il y a vingt jours, la permission de publier un journal : « *La lumière d'outre-tombe* » deuxième réapparition, on me l'a refusée. Croyez-vous que les F. E. C., d'ici soient contents de se trouver sous la domination espagnole ? Voyez le peu que nous valons, faute d'une représentation officielle dont je parle plus haut... (Ici, considérations du correspondant sur la différence qui existe entre les gouvernements français et espagnol, — le dernier marche, dit-il, à l'arrière-garde de tous les peuples, ses représentants se vendent et servent celui qui offre le plus d'argent). Il existe en Espagne des personnages d'un mérite éminent qui pourraient conduire les masses au pays où la vérité se trouve dans sa plénitude ; un gouvernement peu sage

rend leurs mesures inutiles en paralysant tout effort intellectuel, en favorisant l'obscurantisme.

Dans ces conditions, les spirites cubains ne peuvent faire que bien peu de choses ; ils sont néanmoins toujours prêts à travailler au bien de la cause, dans la mesure de leurs forces.

Des médecins dont les connaissances ne sont pas bien grandes, quoique chacun d'eux, se croie très savant, ont formé il y a peu de temps une société anthropologique qui se réunit tous les premiers dimanche du mois, pour exposer des idées matérialistes. Depuis leur première réunion, ils se sont occupés du spiritisme, pour le combattre, insultant Allan-Kardec et ses adeptes dans un langage insensé. Ils ne connaissent du spiritisme le premier mot, et ils en parlent à tort et à travers avec la permission du gouvernement, qui refuse aux spirites la possibilité de se défendre. Aussi avais-je sollicité l'autorisation de publier le journal dont je parle plus haut, et, comme on me l'a refusée, je coupe simplement les articles que cette société publie dans le journal : « *Le Triomphe* » pour les remettre au centre spirite de Barcelone ; là, au moins, on a plus de liberté pour répondre aux attaques déloyales.

Quoique ayant à combattre contre toutes sortes d'obstacles, les spirites de cette île éloignée ont su faire la propagande d'une manière merveilleuse. C'est vraiment prodigieux, et on ne peut l'expliquer, que, parce que *les temps sont arrivés* où la vérité doit se frayer sa route. Des familles entières sont spirites, leur nombre augmente sans cesse chaque jour. Nous avons des médiums écrivains assez bons, parlants et voyants. Leur médiumnité se développe de plus en plus.

Nous recevons plusieurs journaux spirites de Madrid, de Barcelone, de Lérida et du Mexique, etc... auxquels sont abonnés plusieurs de nos F. E. C. — Si vous vouliez m'envoyer quelques exemplaires de la *Revue Spirite*, je me ferais fort de la recommander.

Je ne connais ici que deux Français spirites, mas ils sont convaincus et éclairés.

Comme dans toute ville commerciale, la matière règne ici en maîtresse, puis, un grand nombre de familles de ce pays sont dominées par le clergé, une quantité de jésuites, chassés par vous sont arrivés ici, ils y ont reçu un très bon accueil. Ils ont deux couvents, un dans la capitale, l'autre dans l'intérieur de l'île. Les derniers arrivés étaient destinés à celui de l'île. Ils étaient onze.

et tous moins un, sont morts, est-ce pour le bien de la cause et du progrès humain ? — Un spirite ne peut en décider.

Joseph Mauri. — Revillagigedo 47, à la Havane.

Appel aux Italiens par un spirite.

Tiré du Courrier de Novare, Italie : Ayant lu dans les trois derniers numéros de votre journal, une traduction de l'anglais sur le mouvement des idées spirites en Amérique, depuis 1867, je vois qu'à cette époque, on comptait dans ce pays, plus de 3,000,000 de spirites.

D'autre part, quoiqu'on reconnaisse l'incrédulité de l'écrivain dans son récit parsemé de fins sarcames, il ne peut s'empêcher de conclure par ces mots : « Quand nous cherchons à juger un système si contraire à nos idées, comme l'est l'école spirite, il faut, si nous voulons être justes, se rappeler, quoique cela puisse paraître étrange à qui l'étudie, qu'il a été adopté par plusieurs centaines d'hommes instruits et de femmes pieuses. Un fait pareil paraîtra à quelques-uns, la partie la plus singulière du mouvement, et personne ne peut affirmer qu'une théorie est simplement folle, quand elle a été étudiée et acceptée par des hommes comme le juge Edmond, le docteur Hare, Elder Frédéric et le professeur Bush, »

Or, à ces noms, je pourrais en ajouter d'autres bien connus dans le monde scientifique; je crois qu'il est préférable de laisser la parole à l'honorable comte Terence Mamiani, lequel, dix ans plus tard, disait ce qui suit (page 27 de son journal *« Philosophie des écoles Italiennes »* en août 1878) : « On sait que la doctrine spirite et ce qu'on appelle le spiritisme, ont fait un nombre immense de prosélytes en Amérique et en Angleterre, où l'on a formé des sociétés, établi des cercles pour examiner les phénomènes spirites; il a paru des journaux et des revues destinés à en publier les études. L'opinion des savants est généralement contraire à ces faits qu'ils regardent comme le produit de la pensée, comme des effets de charlatanisme. Néanmoins, quelques savants de grande valeur tels qu'Alfred Wallace, Crookes, et plusieurs autres Anglais et Américains, se sont déclarés satisfaits de leur réalité objective. Dernièrement, le célèbre professeur d'astronomie physique de Leipzig, M. Zöllner, a relaté dans son journal, l'expérience qu'un

médium nommé Slade, a exécutée sous ses yeux, ou qui aurait réussi de manière à rendre selon lui nécessaire l'hypothèse d'une quatrième dimension de l'espace, état de la matière qui ne serait pas perceptible; cette hypothèse seule, pouvait expliquer le résultat obtenu, c'est-à-dire la production de certains nœuds dans un fil dont on aurait réuni, cacheté, scellé les deux bouts, de manière à rendre l'effet obtenu impossible sans en briser les cachets. Puisque les nœuds se sont produits dans ces conditions, selon le dire de Zöllner, ce professeur conclut que l'expérience prouve les faits mécaniques, dits spirites. »

Celui qui voudrait en savoir plus long à cet égard, pourrait consulter les *Abhandlungen* de Zöllner et la revue publiée par Aksakoff, à Leipzig. Le « *Psychische Studien* ». Les opinions de Zöllner, dans ce rapport, ont donné lieu à des polémiques entre lui et d'autres savants, surtout avec Telmkolz.

Après de telles assertions, je ne crois pas qu'il puisse y avoir une personne, tant soit peu instruite, qui veuille persister dans une incrédulité systématique au sujet de la réalité des phénomènes spirites.

Quoiqu'il y ait en Italie un grand nombre de personnes qui s'occupent de la science spirite, et que, depuis 1864, il paraisse mensuellement à Turin une revue nommée « *Annales du spiritisme en Italie* », ce pays se trouve beaucoup plus arriéré sous ce rapport, non-seulement que la France, l'Amérique et l'Angleterre, mais aussi que l'Allemagne et l'Espagne.

Le spiritisme est considéré trop souvent comme le fruit du charlatanisme et de la superstition; il y a toujours de l'ivraie parmi le bon grain, comme il y a des êtres qui mésusent des choses les plus saintes. On peut tout parodier, mais, ce n'est pas une raison pour qu'il n'y ait du bon mêlé au mauvais. D'autre part les superstitions ne sont que la connaissance de faits mal connus, exagérés, mal compris, etc. admis quelquefois à propos et au profit de ceux qui pouvaient les expliquer. Mais, lorsque ces faits sont bien étudiés et approfondis, ils peuvent être alors classés selon leur réalité, et faire cesser la superstition. Précisément, c'est ce qui est arrivé avec les phénomènes magnétiques et spirites, dont les histoires profanes et religieuses de tous les peuples et de tous les temps sont remplies, phénomènes qui ont été la cause de mille croyances superstitieuses, surtout pendant les brouillards du moyen-âge.

Il est réservé à notre siècle, de pouvoir approfondir, *expérimentalement*, non-seulement le pouvoir de l'existence de l'homme sur la terre, mais aussi quelle peut être sa destinée d'outre-tombe. Je serais heureux si ma faible voix pouvait appeler l'attention sur cette science, éveiller le désir d'étudier les œuvres spirites, surtout celles d'Allan Kardec et en même temps *Les Phénomènes du spiritisme par William Crookes*, membre de la Société royale des sciences et des lettres de Londres, qui a découvert la matière radiante et qui est un savant de premier ordre. On a fait déjà les traductions française, italienne et espagnole de cette œuvre.

Je vous serai reconnaissant, monsieur le directeur, si vous voulez donner une place à mes humbles pensées dans votre journal si intelligemment rédigé et si libéral.

Je vous salue avec la plus profonde estime.

Ernest VOLPI, capitaine de cavalerie.

Études d'observation spirite. — Les âmes sœurs (Suite).

(Voir la Revue de mars 1881).

Nous nous sommes proposé de poursuivre le drame de l'amour en établissant une série d'observations où ce sentiment dépasse les limites des choses de la vie terrestre. Avec l'Esprit Mellina Mendès, nous avons vu l'amour à l'état d'aspiration sans objet défini et connu. Avec l'Esprit Stop, nous avons entrevu la personne de l'être aimé, lointaine hélas ! car la mutualité ne s'est pas encore faite entre les deux cœurs. Aujourd'hui nous observerons un cas où les deux foyers sont plus rapprochés, car, si l'un d'eux est présentement éclipsé pour l'autre, ils ont connu la mutualité de l'union ; en l'étudiant, nous resterons encore dans le domaine de la souffrance, car l'amour est une grande passion, et, par conséquent, une grande souffrance jusqu'au jour du triomphe définitif.

Il faut nous reporter à la séance d'incarnations du 18 février 1879. Je ne me départirai pas de la discrétion que je me suis déjà imposée en en faisant le compte-rendu (*Revue* d'avril 1879). Il s'agit de l'Esprit Madeleine. Je reproduis les passages essentiels de sa manifestation, qui s'explique suffisamment d'elle-même pour les besoins de l'étude psychologique :

— « Pourquoi suis-je venue?... Pourquoi ne jamais l'amener?... » — « Vous savez bien qu'il viendrait avec elle. » — « Qu'importe? Je serai prudente. J'ai perdu tout espoir, du moins pour tout le temps que durera sa vie; qui sait même au rès? » — « Croyez-vous qu'elle soit à sa hauteur? » — « Est-il à la mienne?... Encore une pensée qu'il faudra expier!... Peu d'Esprits souffrent comme moi! Et pourtant, je vous le jure, je ne sais pas ce que j'expie. » — « C'est peut-être une épreuve et non une expiation. » — « Une épreuve? Croyez-vous? Ce doit être une expiation. Peut-être l'ai-je trop aimé! Mais l'amour n'est pas un crime! Qu'ai-je donc fait alors? Ah! oui, j'ai eu des sentiments de haine pour ma belle-mère! Peut-être est-ce ça!.. » — « Mais, cher Esprit, il ne faut pas vous désoler,... il vous reviendra. » — « Ah! vous ne savez pas ce que c'est que d'assister heure par heure à ces scènes! Ah! dire qu'il aime cette femme! (L'Esprit, après avoir commencé avec calme, s'est exalté peu à peu; il fait un effort pour s'apaiser.) Je suis venue, j'ai eu tort. » — « Mais non, vous êtes toujours la bienvenue. » — « Ne dites pas cela, je suis passée au rang des Esprits qu'on redoute, peut-être au rang des mauvais Esprits. La jalousie engendre la haine; et la haine c'est un crime là-haut où tout doit être amour. Ainsi il me faudra expier ces sentiments, qui sont des crimes, par une nouvelle incarnation de douleur, et je ne pourrai jamais effacer cette haine qui vient d'un amour qui ne passera jamais, jamais, ni par la vie ni par la mort... (On l'engage à la résignation). Je voudrais vous y voir vous autres! Etre pratique! Allonc donc! Vous ne savez pas ce que c'est que de souffrir ce que je souffre. Il ne me reviendra pas. Ce serait le bonheur, et je sens que je ne le mérite plus, que je fais mal. Ah! si je pouvais les briser pour les séparer, je le ferais; je suis capable de toutes les pensées humaines; et, si j'en avais le pouvoir!.. (L'Esprit s'est exalté de plus en plus, la parole est convulsive)... Mon Dieu! j'expierai tout cela! j'ai beau prier, je ne puis plus!... Ah! personne ne me comprend! Et il est si loin de moi! » (L'Esprit part subitement sur ces derniers mots; la désincarnation est violente, et il faut soutenir le médium pour l'empêcher de tomber.)

Un peu après vient s'incarner l'abbé Gérard, qui donne la raison des souffrances de Madeleine. — « Cette épreuve, ou plutôt cette expiation, car c'en est une, est bien terrible... Ce pauvre Esprit, qui a droit à toute votre compassion, à toutes vos prières, avait été esprit haineux dans une incarnation antérieure... Elle avait fait souffrir horriblement par haine, par méchanceté, par rancune, plusieurs de ses frères. Elle a demandé à revenir sur la terre, et elle s'est reprise, à son jeune âge,

à détester une personne qui ne le méritait pas, une jeune femme que son père avait épousée... Toutes ces choses prouvaient qu'elle n'avait pas su vaincre sa mauvaise passion. Et par quoi l'a-t-elle rachetée? Par un amour exclusif, sans bornes... » — « Celui qu'elle aime lui reviendra-t-il? » — « C'est lui l'âme sœur de la sienne, certainement il lui reviendra; mais elle doute, elle est dans le trouble, elle est retenue à la terre, ce qu'elle voit la désespère. C'est une souffrance terrible... Elevez tous vers le ciel des vœux ardents pour qu'elle comprenne, se résigne et aime non-seulement celui-là, mais celle qui la fait souffrir et ne sait pas le mal qu'elle lui fait et ne mérite pas sa haine. Qu'elle aime cette femme, et tout sera oublié, tout sera pardonné... »

Séance du 6 mars (*Revue* de juillet 1879). Manifestation de l'Esprit Madeleine. — « Eh bien! j'ai pardonné, j'ai fait taire ma haine, il me semble qu'elle m'est moins odieuse; je ne lui veux plus de mal, et sa vue m'est moins pénible, ça me sera compté... » L'Esprit, qui débute avec calme et résignation, s'irrite peu à peu et laisse percer la violence des sentiments qu'il a essayé de comprimer. « Est-ce que, s'il pensait à moi, sa pensée ne m'évoquerait pas? Est-ce que je n'entendrais pas cette parole que j'attends depuis des siècles? » — « Il ne faut pas perdre l'espoir dans l'avenir. » — « Qu'on m'en donne un peu!... Tu ne sais donc pas ce que je pourrais lui faire de mal, si je voulais? » — « Tu t'en séparerais pour l'éternité. » — « Est-ce que ce n'est pas déjà fait? Il est perdu pour moi maintenant, il appartient à elle; j'ai démerité; Dieu ne me doit plus de bonheur, je ne m'abuse pas. Et il y a des Esprits qui se plaignent de souffrir!.. Qu'est-ce que c'est que d'avoir la tête coupée? Qu'importe de voir saigner son corps, quand c'est le cœur qui me saigne, à moi? » — « Il faut espérer. » — « Combien de siècles? Autrefois les années passaient comme des heures; maintenant les heures sont plus longues que des années. Vous ne savez pas ce que c'est! Je tourne dans cette chambre, il me semble que je ne peux pas en sortir. » — « Le sort de Stop est pire. » — « Allons donc! Allez-vous comparer un être faible comme moi à un géant comme Stop? » — « Il faut essayer de l'imiter. » — « Il est trop haut, il est trop grand! J'ai tant prié! Si vous saviez! J'ai prié pour elle! ainsi!.. La tête me brûle! Si je restais davantage, je crois que je briserais le corps qui me contient! Vous avez raison de ne pas me laisser m'incarner quand il est là! Me trouver vis-à-vis d'eux avec de vraies mains! Je les briserais tous les deux comme ça!.. » Elle arrache violemment plusieurs feuilles de papier des mains de la personne qui prend des notes; en même temps la catalepsie se produit, et le médium glisse sur le parquet.

Est-il assez poignant, ce drame d'outre-terre ! Et peut-on dire que la passion d'amour s'éteigne avec la dissolution du corps matériel ? Cet amour, allumé dans une incarnation antérieure, et qui persiste avec une telle intensité, n'est-il pas bien digne d'attention ? — Mais, dira-t-on, c'est là une passion mauvaise, puisqu'elle pousse l'Esprit à la violence, et il lui faudra s'en dépouiller pour progresser. — En fait de passions affectives, je crois qu'il n'y a pas de passions mauvaises : il n'y a que des passions mal dirigées. Les passions sont les stimulants de l'âme, et le progrès ne consiste pas à les détruire, mais à les harmoniser. Voilà une femme qui était réfractaire à tout sentiment altruiste : soudain un amour impérieux s'empare d'elle, et, malgré les apparences, c'est cet amour qui va devenir l'instrument de sa transformation. Si elle avait compris de suite le rôle régénérateur de l'amour, elle aurait laissé son cœur s'épanouir, elle aurait trouvé dans le bonheur la force de vaincre toute haine, et elle se serait épargné bien des souffrances. Elle ne l'a pas compris, et c'est pourquoi il lui a fallu l'épreuve d'un déchirement terrible. Cet amour, qui est toute sa vie, il le lui faut reconquérir par la conquête de la charité. Toutes ces violences momentanées, loin d'être de mauvais augure, sont les symptômes d'une crise salutaire ; ce sont les efforts d'une âme qui lutte avec la torture qui l'agrandit. Il faut voir d'où elle vient et où elle va, pour juger cette fournaise volcanique dans laquelle elle se forge une nouvelle destinée. Or, elle vient de l'égoïsme, et elle va à la communion universelle, en passant par l'amour. Supprimez de sa destinée cette passion, ce drame, et voilà une âme qui serait restée stationnaire. Maintenant, qu'elle s'en rende compte ou non, elle est en marche, et il faudra qu'elle arrive.

Eh bien ! ce sentiment irrésistible, immortel, dont la satisfaction est le but et sera la récompense de tous ses efforts, ce sentiment passionné qui a été pour elle l'agent de son progrès, et qui ne l'a été qu'en raison du besoin d'union éternelle et absolue qu'il a mis dans son cœur, ce sentiment serait-il donc illusoire, ne serait-il qu'un piège de Dieu pour attraper les âmes ? Non, cela est impossible ; il fait partie de la nature infinie, il est une des forces constantes à l'aide des quelles l'Esprit des mondes construit l'agrégat harmonique des êtres. Dieu combine ces forces pour le mieux du progrès commun, mais sans jamais détruire aucun des résultats acquis dans l'œuvre universelle de rapprochement. — Dans ces manifestations de Madeleine, ne voyez ni la violence, ni la haine, qui passeront, et qui, je crois sont passées déjà ; voyez ce martyr, qui est sacré ! — Elle est jalouse, dira-t-on,

elle est égoïste. — Eh ! croyez-vous que ce soit être égoïste que de ne pouvoir vivre que par la vie d'un autre, de ne voir le monde qu'à travers un autre regard, de refuser toutes les joies si elles ne sont partagées par l'être aimé, et de souffrir l'enfer par le fait d'une séparation ? Est-on égoïste, lorsqu'on ne vit plus par soi-même ? Est-on égoïste, lorsqu'on souffre à ce point pour la préoccupation d'un autre ?.. Qu'on essaie de se figurer sa torture ! c'est difficile ; il n'y a guère que quelques femmes qui puissent s'en faire une idée. Comme l'a dit un jour Alexandre Dumas fils, « il n'y a qu'un Dieu, et pour la femme qui aime, l'homme aimé est ce Dieu-là. » Ce mot seul peut donner une idée de la douleur de la femme qui croit perdre son amour. Pour la femme qui aime, la perte de son amour, c'est la damnation, car elle perd ainsi le regard par lequel elle voyait Dieu dans l'univers. Si l'on savait tout ce qu'une femme peut souffrir par l'amour, comme on serait indulgent pour la jalousie des femmes !

Pourtant la jalousie n'excuse pas la haine. La jalousie peut se borner à une angoisse, à une violente souffrance pleine de pardons. Je crois que Madeleine en arrivera là : alors la pauvre femme sera bien près d'être un ange. C'est qu'on va vite en passant par le martyre ; et le pardon est un acte de charité d'autant plus intense, qu'il coûte davantage.

Et maintenant, que cette douleur serve de leçon à ceux qui s'aiment d'amour concentré. Il est bon de s'unir pour former un foyer de bonheur ; mais le devoir de tout foyer est de se répandre en rayonnement.

Celui qui le méconnaît l'apprend à ses dépens. Celui qui le comprend est sur la route de tous les progrès, et cela sans grand effort : il est si facile d'être bon, quand on est heureux !

A suivre.

J. Camille CHAIGNEAU.

Révélation faite à monsieur et à madame Vincent

Angoulins (Charente-Inférieure), le 17 avril 1881. — Cher monsieur Leymarie, nous avons reçu vos lettres, l'une il y a quelques jours, l'autre hier matin. Je profite des fêtes de Pâques pour vous répondre.

Tout d'abord, je remercie la Société de l'honneur qu'elle me fait en voulant bien me considérer comme l'un de ses conférenciers. J'accepte avec reconnaissance. Cependant je me vois forcé

de vous déclarer aussi que ma position actuelle ne me permettra peut-être pas de faire des conférences immédiatement. Mais il viendra un moment, je l'espère, où je serai plus libre et je n'hésiterai pas alors à me mettre en campagne. Il est bien entendu que je soumettrai mon programme à la Société, au nom de laquelle je parlerai.

Par votre seconde lettre, vous me demandez de vous envoyer le compte-rendu des expériences que nous faisons, ma femme et moi. Je ne demande pas mieux. J'ai eu, en effet, des révélations, — ou, pour être plus exact, des dissertations sur Dieu, — qui m'ont été données par un Esprit très-avancé. Il ne m'est pas possible de vous dire encore son nom, car il tient à ce que nous gardions, jusqu'à nouvel ordre, le secret le plus absolu sur sa personnalité. J'ai, du reste, reproduit une partie de ses confidences, dans un article, — intitulé : *Dieu*, — auquel vous faites allusion dans votre seconde lettre, mais dont vous me parlez comme si vous ne l'aviez pas reçu. Cependant je vous l'ai envoyé, ainsi qu'à notre ami Chaigneau, qui pourra vous le communiquer, si vous tenez à le lire. En résumé, l'Esprit en question pense que Dieu a fait ses créations par séries; que les premières séries ont été défectueuses et que la terre, en raison de ses imperfections, pourrait bien être l'une des œuvres primitives de l'Esprit créateur, ou plutôt *organisateur*. Notre guide visite souvent la planète de Jupiter et il nous a donné, sur ce globe, des détails fort curieux. Nous avons eu aussi quelques renseignements sur Mars, mais peu importants. Il en résulte que ce monde est encore moins avancé que notre terre. Dès que je recevrai la visite de cet Esprit, je lui demanderai s'il veut bien m'autoriser à vous faire part des confidences qu'il nous fait.

Quant à nos autres amis de l'espace ils sont tous à votre disposition. Vous savez qu'ils nous ont révélé, depuis longtemps, l'existence d'une sorte de *terrain fluide*, placé aux confins de l'atmosphère terrestre, et, comme elle, entourant notre globe. Là se reforment les pèrisprits des plantes supérieures, et là aussi se retrouvent les pèrisprits des animaux qui, sur la terre, étaient assez avancés pour comprendre qu'ils entreraient un jour dans la vie humaine. La façon dont ils se rendent dans ces régions est bien simple : ce sont les bons Esprits qui, lorsqu'ils ont découvert, chez ces animaux, les qualités indispensables pour progresser, les attirent, après leur mort, et les emmènent avec eux. Il y a

donc, sur ce terrain fluïdique, des plantes formant des bosquets phosphorescents (1); des animaux supérieurs en intelligence et en bonté; beaucoup d'enfants, — ceux surtout que les affections terrestres ne retiennent pas auprès de leur famille; et enfin des Esprits avancés et qui se rendent un compte bien exact de leur situation. Ceux qui se donnent, par exemple, la mission de sauver les autres, de leur ouvrir les yeux, de les éclairer sur les mystères de la mort, se tiennent, de préférence, dans ces parages d'où ils vont en excursion sur la terre, à la recherche des esprits malheureux. Si ces derniers veulent les suivre, les bons esprits les entraînent et leur montrent ces paysages merveilleux; ils leur font entrevoir la vie heureuse que l'on y mène et facilitent, de la sorte, l'amélioration des âmes inférieures. — Je dois vous dire que mon médium a été, plusieurs fois déjà, transporté sur ce terrain de l'espace, durant le sommeil magnétique, et qu'il me serait possible de vous en parler longuement. Ce sera pour une autre fois.

Au-dessus de ce terrain, mais toujours dans le mouvement de rotation de la terre, se trouvent, d'après les révélations qui nous ont été faites, des Esprits encore plus parfaits. Ils *planent* au milieu de phosphorescences d'un éclat incomparable, et qui pourraient bien n'être que des atomes de matière radiante, mais plus raréfiés, plus brillants aussi, que ceux découverts par le grand physicien anglais. Cependant ces Esprits, pas plus que ceux du *terrain fluïdique*, ne sont tenus de rester dans ces régions éblouissantes. Ils peuvent *monter jusque là*, mais il leur est possible de descendre sur la terre quand ils le veulent. En somme, et vous le savez du reste, à fur et à mesure que l'on s'améliore on s'élève, et plus on s'élève plus on est heureux.

Telles sont, en abrégé, nos théories, en ce qui a trait aux Esprits qui entourent la terre.

Maintenant, sur quoi, me direz-vous, en dehors de ces révélations et des visions de votre médium, vous appuyez-vous pour établir l'existence de ce *terrain fluïdique*?

Ma réponse sera bien simple :

Je prétends qu'il y a, autour de notre globe, un terrain fluïdique, non-seulement parce que nos guides nous l'ont dit et que

(1) J'ai essayé d'expliquer dans les *Phénomènes du spiritisme*, comment se formaient ces bosquets et sous quelles couleurs les voyaient les Esprits.

mon médium a vu ce terrain, mais aussi parce que plusieurs autres communications, obtenues par d'autres médiums, viennent consolider, si je puis dire, cette pensée dans mon esprit. Ainsi je me souviens très-bien que l'année dernière, lors d'une séance de Mme Bablin, un être désincarné vint nous faire, par la bouche de cette dame, le récit d'une *fête* dans l'espace. Cette fête avait eu lieu à la mort terrestre d'un parent, — je crois, — de l'Esprit qui parlait. Et il était question, dans ce récit, de bosquets et de fleurs, si bien qu'un auditeur demanda où cette fête avait été célébrée et si c'était *dans une autre planète!*... Or, si nous nous en rapportons à ce que nous dit l'astronomie moderne, et si, d'un autre côté, nous croyons ce que les esprits supérieurs nous enseignent, au sujet de l'habitabilité des mondes, nous sommes bien forcés d'admettre qu'il nous est difficile d'aller sur les planètes sans nous y réincarner. Sans doute elles sont accessibles à certains Esprits qui fréquentent aussi la terre; mais le nombre de ces Esprits est relativement restreint et je ne pense pas qu'ils se rendent, dans ces planètes, pour y célébrer des fêtes dont le caractère, quoique très-beau, ne serait peut-être pas compatible avec la haute gravité de leurs pensées. Il me paraît donc plus rationnel d'admettre que la fête à laquelle je fais allusion avait eu lieu dans le terrain fluide de notre globe.

Mais voici d'autres détails plus précis encore :

Vous avez publié dans la *Revue spirite* de 1880, d'après des documents américains, plusieurs communications de deux jeunes gens, qui se sont noyés en patinant sur le Mississipi. Ces communications sont adressées à la mère de l'un d'eux. J'y trouve ces lignes :

Page 329. « 6 avril. — Nous vivons *dans notre sphère* par groupes et familles... »

Page 393. « 28 mai. — Je n'eus le temps ni de souffrir ni de « penser. » (L'Esprit parle ici de ce qu'il a ressenti au moment où son corps disparaissait dans le fleuve.) Il ajoute : « Je ne sais « combien de temps nous demeurâmes dans cette insensibilité « complète. Notre réveil nous semblait un rêve splendide; nous « étions *charmés* et *éblouis*, entourés de nombreuses personnes « inconnues qui nous consolaient, nous encourageaient, nous entouraient des soins les plus tendres et des plus sympathiques « affections. Elles nous transportèrent vers des lieux inconnus et « *éblouissants* et c'est là que nous avons connu tous les esprits

qui étaient venus nous recevoir et qui depuis nous entourent des soins les plus tendres... »

Même page. « 18 juin. — Ma bonne mère chérie, il n'y a pas de mots dans votre langue qui puissent vous peindre la grandeur, la beauté et la majesté de la *nouvelle sphère* que nous habitons... »

Il me semble que ces mots : *lieux inconnus et éblouissants, nouvelle sphère*, indiquent un certain milieu, dans lequel seraient les Esprits dont l'un a donné ces communications. Or, ce séjour doit-il être la terre? Non, sans doute, car il paraît trop beau pour cela. Serait-il ce que l'on est convenu d'appeler l'espace libre où les esprits planent? Je ne le pense pas non plus. Faut-il alors supposer que ces Esprits se sont installés dans une autre planète, d'où ils viennent visiter leurs parents restés ici-bas? Il me paraît impossible qu'il en soit ainsi, car, bien que ces esprits soient charmants ils ne semblent pas avoir acquis encore les grandes qualités voulues pour sortir des espaces fluidiques *terrestres*. Où sont-ils donc alors? Dans le ciel catholique? Dans celui de Mahomet?... Et pourtant ces Esprits, intelligents et sérieux, ne sont pas des imposteurs; ils disent ce qu'ils voient; ce qu'ils ressentent; ils comprennent bien qu'ils sont dans un lieu spécial, avec d'autres êtres qui les ont amenés là, qui s'en éloignent et y retournent comme eux, selon leur bon plaisir... Où sont-ils?... — Pour moi, je pense qu'ils sont, tout simplement, dans ce terrain fluide dont mes esprits familiers m'ont révélé l'existence.

Il me semble qu'il y a là une question sérieuse, que nos spirites français feraient bien d'examiner. Ce terrain de l'espace dit, d'ailleurs, bien des choses. D'abord il explique la méprise dans laquelle tombent certains Esprits, qui, ne sachant quel nom donner à ce séjour, couvert de plantes et de fleurs, fréquenté par des enfants, des oiseaux, des animaux, des insectes, le prennent, lorsqu'ils s'y trouvent, pour une planète supérieure et ne se doutent pas du tout qu'ils sont encore dans le mouvement de rotation de la terre. Je crois aussi qu'il explique bien l'origine du ciel, ou du moins des *limbes* catholiques, — où l'on jouit d'une vie plus heureuse qu'ici-bas mais où l'on ne voit pas Dieu. Et pourquoi ces idées exagérées des religions sur la maison de Dieu, le séjour des anges, etc., ne viendraient-elles pas tout simplement, de la révélation faite aux médiums anciens, de l'existence de ces régions dont je vous parle?

J'ajoute que, d'après nos guides spirituels, il y a autour de chacune des planètes de notre système, un *terrain* de ce genre, hanté par les esprits avancés de ces planètes.

Il me reste maintenant, mon cher monsieur Leymarie, à vous faire connaître mon médium.

Mme Rachel Vincent, qui, n'en déplaise aux chercheurs de *cas pathologiques*, jouit d'une parfaite santé, possède, actuellement, les médiumnités suivantes. Elle est :

1° *Médium musicien*. — Il lui arrive par conséquent, deux ou trois fois par semaine, d'*improviser*, sur le piano, des mélodies allemandes. Elles lui sont dictées par un de nos esprits familiers, qui fut son professeur, à Londres, dans une précédente incarnation.

2° *Médium écrivain mécanique*. — Aussi souvent qu'elle le veut, elle obtient, par l'écriture mécanique, des communications de toutes sortes, à l'aide desquelles nous établissons nos théories spirites.

3° *Médium auditif*. — Étant endormie du sommeil magnétique, elle voit les esprits et *entend leur pensée* ; c'est-à-dire que les phrases qu'ils pensent, — en réponse aux questions que je leur fais, — se reproduisent instantanément dans le cerveau du médium. Elle me les répète et j'interroge moi-même, directement, nos visiteurs. Ce phénomène, moins dangereux que celui de l'incarnation, donne des résultats identiques. Cependant il n'est pas aussi intéressant, au point de vue des effets physiques, puisque le médium n'a pas de crise cataleptique et reste immobile dans son fauteuil.

4° *Médium voyant*. — Elle a vu, plusieurs fois déjà, nos Esprits familiers, en plein jour, dans l'état de veille, et elle a pu quelquefois s'entretenir avec eux. Ces Esprits étaient phosphorescents. Elle a vu aussi, étant éveillée, des Esprits d'animaux.

5° Enfin, elle est *médium à effets physiques* puisque nous avons eu des apports ; mais, en raison de la santé excellente du médium, je n'ai pu obtenir ce phénomène que difficilement. Du reste, il est rare, comme vous le savez.

Et maintenant que je vous ai donné ces détails préliminaires, sur nos recherches et sur les facultés de mon médium, je suis bien aise de vous dire encore que, de temps à autre, je vous enverrai les procès-verbaux de nos séances.

Nous prions votre famille et vous, cher Monsieur et Frère en croyance, d'agréer l'assurance de nos sentiments respectueux et dévoués.

Alexandre VINCENT.

Dévouement d'un spirite.

Le *Sauveteur*, moniteur du courage et des belles actions, le livre d'or, l'organe des sociétés de Bienfaisance, rapporte en ces termes un acte de dévouement remarquable de l'un de nos frères en croyance, magnétiseur distingué.

— Nous avons annoncé, dans notre numéro d'octobre dernier, le sauvetage accompli par M. Charles Hue, de Fécamp, qui, le 5 septembre dernier avait failli être écrasé en arrêtant un cheval emporté et débridé, trainant une voiture dans laquelle se trouvaient deux personnes. Nous ajoutions que nous ne doutions pas que le Gouvernement ne récompensât cet acte de dévouement.

Notre désir vient de se réaliser, un décret du Président de la République du 25 de ce mois, décerne à M. Hue une médaille d'argent de 2^e classe, et une mention honorable à M. Louis Lozé, qui avait coopéré à cet acte de dévouement.

En signalant le sauvetage accompli par M. Hue, nous nous étions fait un devoir de rappeler les services de toute nature que ce brave soldat de la paix avait rendus depuis vingt-quatre ans, dans les diverses fonctions honorifiques que lui avait confiées le gouvernement et ses concitoyens, par son initiative ou sa participation à des actes humanitaires et de dévouement.

Ses droits à la recommandation publique lui ont valu la croix des ambulances, le titre de Vice-Président d'honneur de la Société des Chevaliers Sauveteurs des Alpes-Maritimes, avec croix d'officier, et la croix de commandeur de l'Ordre académique et humanitaire de la Croix-Blanche d'Italie, une médaille de vermeil de *Société nationale d'encouragement au bien*, une médaille en or de l'*Union centrale des sauveteurs*.

Nous croyons devoir compléter cet article en ajoutant que M. Hue a reçu de nombreuses distinctions honorifiques de sociétés universitaires et humanitaires. Le ministre de l'instruction publique, voulant récompenser M. Hue de son dévouement à propager l'instruction, l'avait nommé officier d'Académie l'année passée.

Le Conseil municipal de Fécamp a fait hommage à notre ami, d'une médaille en or, grand module, aux armes de la ville, avec inscription commémorative. M. Ch. Hue a fondé un musée de peinture et d'objets d'art dans cette ville; cette honorable distinction est la juste récompense des peines de toute nature que s'est donné M. Hue; en moins d'un an, sans sul-

vention, par sa seule initiative et ses démarches, il est arrivé à réunir près de 1900 tableaux, dessins, gravures, eaux-fortes, et objets d'art qui garnissent les cinq galeries du musée de Fécamp.

Enfin, ce spirite convaincu, est élevé par ses concitoyens, aux fonctions de membre de la Chambre de commerce et de membre de la Chambre consultative des arts et manufactures de l'arrondissement du Havre : le gouvernement lui a confié plusieurs fonctions honorifiques entr'autres celles de délégué cantonal et de juge de paix suppléant.

Phénomène d'apparition en mer.

Monsieur Doucin, dans une lettre datée du 31 août 1880, nous a signalé un fait très curieux qui se trouve rapporté dans un ouvrage intitulé : *Harmonies de la mer*, par Félix Jullien, lieutenant de vaisseau.

Nous nous sommes procuré ce livre et nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le récit de ce phénomène qui est en effet très remarquable et qui a été constaté par de nombreux témoins.

Le voici textuellement :

« Le souvenir de cette nuit terrible nous remet en mémoire quelques détails sur un phénomène (météorologique ou physiologique n'importe !) que l'on nous pardonnera peut-être de rappeler ici. L'ouragan nous avait séparés de la corvette française *le Berceau* qui ne devait se trouver qu'à petite distance de la route que nous avions suivie. Une mâture de fortune nous permit au bout de quelques jours, d'atteindre le lieu du rendez-vous fixé à l'île Sainte-Marie de Madagascar. Vainement nous interrogeâmes l'horizon, sondâmes les criques et explorâmes toutes les sinuosités du rivage. Nos recherches furent sans résultat ; rien ne put nous mettre sur les traces de nos malheureux compagnons. Un mois s'était ainsi écoulé dans la plus cruelle anxiété quand tout à coup du haut de la mâture la vigie signala, dans l'ouest, un navire désemparé dérivant vers la terre. Ce n'était point un rêve. Le soleil était resplendissant, le ciel limpide et pur ; l'air échauffé vibrait à l'horizon. Toutes les longues-vues, braquées dans cette direction, ne firent que confirmer la réalité de cette première nouvelle. Mais l'émotion devait devenir plus poignante ; ce n'était plus un navire en dérive qui nous apparaissait, c'était un radeau chargé d'hommes et remorqué par des embarcations sur les quelles flottaient des signaux de détresse. Les images d'ailleurs étaient nettes et arrê-

tées ; les lignes se dessinaient parfaitement distinctes. A bord de la frégate, officiers, commandants, matelots, tous, pendant plusieurs heures, sous le coup d'une hallucination, purent suivre de leurs propres yeux les détails de cette indescriptible scène de mer. L'amiral Desfossés commandant alors la station de l'Inde, fit appareiller à la hâte le premier steamer qui se trouvait sur rade, pour voler au secours de ces débris vivants que l'océan semblait nous renvoyer du fond de ses abîmes.

« Le jour commençait à baisser ; la nuit comme sous les tropiques, tombait déjà sans crépuscule, quand l'*Archimède* arriva au but de sa mission. Il stoppa au milieu des épaves flottantes, et mit ses canots à la mer. Tout autour il continuait à voir des masses d'hommes s'agiter tendre les mains au ciel ; on entendait déjà le bruit sourd et confus d'un grand nombre de voix mêlées aux battements des avirons dans l'eau. Encore quelques secondes, et nous allions serrer dans nos bras des frères arrachés à une mort certaine :

« Illusions des nuits, vous jouiez-vous de nous ?

« Nos canots s'enfoncèrent dans les épaisses branches de grands arbres arrachés à la côte voisine et entraînés avec tout leur feuillage dans les contre-courants qui remontent au nord.

« Ainsi s'évanouit cette étrange vision. Ainsi se dissipa la dernière espérance qu'un mirage trompeur avait pour ainsi dire évoquée de l'océan. Ainsi sombra de nouveau, sous nos yeux l'infortuné *Berceau* et les trois-cents victimes englouties dans ses flancs. »

Et maintenant que conclure ?

Voici ce que disait M. Doucin en terminant sa lettre :

« Comment expliquer ce phénomène ? par le mirage, c'est impossible, et l'on s'en convainc facilement après avoir lu le récit de M. Jullien. J'ajouterai que le fait est connu de toute la marine et qu'il ne serait pas difficile d'en retrouver des témoins oculaires. M. Jullien me l'a confirmé de vive voix ; du reste c'est un homme d'une honorabilité absolue et le fait a eu environ cent trente témoins.

Salutations fraternelles.

G. DOUCIN.

Des lois qui régissent l'univers.

2^e Entretien, 15 mars 1866. Médium L. C. Toutant. — La progressivité des Lois éternelles, immuables en elles-mêmes quant

au but pour lequel elles ont été établies, est corrélatrice de la perfectibilité des Mondes, des Êtres en général. Ici, nous ne nous occuperons que de l'homme.

Ne vous a-t-il pas été enseigné que les Esprits, créés simples et ignorants, étaient destinés, de par les Lois éternelles, à progresser sans cesse jusqu'à ce qu'ils atteignent le suprême degré de la perfection relative qu'il leur est donné d'atteindre?

Or, loin d'avoir dit qu'ils ne progresseraient que méthodiquement, uniformément et dans un temps irrévocablement fixé de toute éternité : Dieu non-seulement les laisse libres d'abréger le temps de leur éducation, mais encore il les y invite ; il les presse même, avec une bonté toute paternelle, d'abréger ce temps. — S'ils s'attardent en chemin, il leur envoie des messagers pour les avertir et hâter leur marche. — Vous en avez la preuve par la venue du Spiritisme.

Si donc les Lois éternelles qui régissent la matière en général n'étaient pas progressives, incessamment progressives, en même temps qu'immuables dans certaines de leurs applications dont nous parlerons dans la suite, ce serait inutilement que les Esprits, messagers du Seigneur, viendraient vous convier au progrès, vous en montrer la voie et vous enseigner les moyens d'y entrer ; et, pour parler plus exactement, Dieu ne vous aurait pas envoyé ces Esprits, qui vous ont déjà découvert tant de choses cachées, résolu de si importants problèmes, qui doivent vous enseigner des choses encore plus importantes si, dociles à leur voix, vous ne cherchez pas à devancer l'heure de leurs enseignements qui, croyez-le bien, malgré votre impatience, seront toujours gradués sur votre véritable aptitude à les comprendre.

De ce qu'une Loi, ou plutôt un code unique, existe et suffit pour le gouvernement éternel de tout ce qui est et sera créé, s'en suit-il que toutes choses aient dû ou doivent être créées par un moyen unique ? — Certainement non ! Le but seul est unique ; et nous pouvons seulement dire que ce Code auguste, que vous appelez la *Loi d'unité universelle* parce que vous n'avez entrevu que celle-là, se compose de divers livres (j'emploie cette métaphore afin de faire mieux comprendre ma pensée), de divers livres, dis-je, intimement liés entr'eux ; que la *Loi d'unité et de solidarité universelles* est un de ces livres. — De peur de nous égarer, ne poussons pas plus loin les subdivisions ; elles se présenteront d'elles-mêmes si elles deviennent nécessaires.

Etablissons ici quelques distinctions fondamentales, et partons de la source même de ce fleuve aux millions de bras qui forme la création, si nous voulons explorer avec fruit quelques-unes de ses branches.

I. — La puissance d'un principe unique, la volonté de Dieu, est la source de toute création.

II. — Tout est créé pour une fin unique : la *progression incessante vers la perfection* ; le même ordre, la même harmonie ont présidé à toutes les parties de la création, aux rapports de ces parties entr'elles : la progression propre et particulière à chacune d'elles rentre dans le plan général de la progression universelle en vertu de la Loi d'unité et de solidarité.

III. — Y a-t-il quelque motif de croire que la fin unique nedoit être atteinte que dans un temps déterminé ? — Je n'en vois pas. Mais j'en vois pour présumer le contraire :

D'abord, Dieu crée incessamment, c'est de son essence, Il semble donc importer peu, pour qui crée sans cesse, que ses œuvres arrivent plus ou moins rapidement à leur terme de perfection relative, — Et si tu considères que le temps n'existe pas pour l'ÊTRE ÉTERNEL, que sa volonté ne saurait connaître le repos ; — Si tu réfléchis au but de la Loi universelle, qui est l'ordre, l'harmonie, la progression incessante vers la perfection, tu seras bien plus vivement sollicité par ta raison de croire que si la perfection est atteinte le plus vite possible — d'abord par l'intelligence (incarnée ou non), et ensuite par les Mondes eux-mêmes comme conséquence obligée de la perfection de l'intelligence, cette anticipation sur le temps, ne peut qu'être agréable à Dieu, puisqu'il veut que toute création monte perpétuellement vers lui selon sa nature et sa fin.

En second lieu, si Dieu avait posé des bornes infranchissables au temps quelconque qu'il pourrait vous plaire d'assigner à la progression des êtres et des choses, sans autre base qu'une mauvaise interprétation de l'axiome « *les décrets de Dieu sont éternels et immuables comme lui* » ; si, dis-je, Dieu avait posé ces limites infranchissables, il ne solliciterait pas les hommes de hâter leur marche vers lui ; il ne trouverait pas qu'ils s'attardent en chemin, puis qu'ils ne devraient jamais arriver au terme de leur course ni avant ni après l'heure décrétée... Ne vois-tu pas que ce serait presque la fatalité au milieu de l'intelligence, l'immobilité au milieu du mouvement ?

Nous devons donc, ce me semble, conclure qu'il nous est libre de nous hâter d'arriver à la perfection ; et que, si les lois éternelles sont immuables dans leur ensemble, cette immutabilité n'est pas exclusive du caractère de progressivité que je leur ai attribué en commençant.

IV. La loi unique qui régit la création étant pour nous la plus haute manifestation de la Puissance infinie, doit être infinie dans ses applications.

S'il est vrai, comme nous le croyons, que le fluide universel soit l'unique élément de création matérielle, il est également vrai que les parties constitutives de cet élément peuvent, sous l'action de la volonté de Dieu, se combiner d'autant de manières qu'il peut plaire à Dieu, c'est-à-dire à l'infini.

Nous connaissons un nombre considérable de ces combinaisons, soit en ce qui touche votre globe et les autres planètes de votre système, soit en ce qui touche quelques-uns des systèmes supérieurs, soit même par rapport à l'espace qui sépare ces systèmes divers et dans lequel se meuvent les Esprits à l'état d'erraticité, ou que parcourent les Esprits supérieurs allant d'un Monde à l'autre.

Mais ce nombre connu qui nous paraît considérable, à nous Esprits encore peu avancés dans la hiérarchie et qui vous semblerait prodigieux, à vous incarnés sur un globe inférieur, ce nombre, qu'est-il en comparaison de celui que nous ne connaissons pas et qu'il ne nous sera donné de connaître que lorsque nous aurons atteint la perfection des purs Esprits ? — Rien ! Et je crois exact de dire que ce que nous connaissons des combinaisons du fluide universel est, à ce que nous n'en connaissons pas, ce que la plus petite goutte d'eau est au plus vaste océan.

V. Tout ce qui est partie intégrante d'un Globe quelconque en tant que matière inorganique, minéraux, métaux, etc. ; tout ce qui le revêt en tant que matière organisée n'ayant pas le sentiment de sa vie, arbres, plantes, etc. ; et tout ce qui le peuple en tant que matière organique sensible, intelligente (animaux et hommes) : tout cela résulte de combinaisons du fluide universel.

Mais quoique cet élément unique soit commun à tous les genres de création, il n'en est pas moins certain que chacun d'eux est parfaitement distinct, non-seulement de l'un à l'autre, mais encore d'une famille à l'autre du même genre ; chaque genre,

chaque famille de ce genre et même chaque espèce de cette famille, ont leur vie et leur organisation propres, distinctes, et ne pouvant se confondre jamais à l'état de nature, bien qu'il y ait, de l'un à l'autre genre, de l'une à l'autre famille et de l'une à l'autre espèce, des rapports communs et une limite commune qui constitue, ce que vous définissez avec raison, l'anneau qui se joint à l'anneau pour former la grande chaîne de la nature, sans lacune, sans la moindre interruption, mais sans que rien passe, cependant, d'un genre à l'autre... autrement, ce serait le retour du chaos, ou l'absorption de tous les genres en un seul, et de ce dernier dans une seule espèce.... Ce n'est pas ainsi, apparemment que la Loi d'unité universelle doit être comprise !

D'où il faut conclure que ce qui est appelé à progresser, progresse selon son genre ou son espèce, dans les limites qui lui sont propres et sans se dénaturer.

Que si les molécules constitutives d'un corps inorganique quelconque se désagrègent (ce qui n'a lieu qu'à la surface de la terre et sous l'action de l'homme, de l'air atmosphérique ou du fluide électrique) elles tendent aussitôt à retourner à leur état primitif et à s'unir, en vertu de la loi d'affinité, à des molécules ou à des corps congénères : que cette union soit prompte ou lente, qu'elle ait lieu de telle ou telle manière dont nous n'avons pas à nous occuper ici, elle finit toujours par s'opérer.

Les molécules constitutives des êtres ayant la vie, — ou organique — ou sensitive — ou intelligente — ne reconstituent pas de corps de même nature avant de s'être transformées, épurées et renouvelées : elles se sont viciées à mesure que le corps qu'elles constituaient s'est usé ; et leur renouvellement fonctionnel s'opère, soit dans le fluide universel, soit dans votre atmosphère qui est une sorte de succursale modifiée du fluide universel.

VI. Il résulte de ce que nous venons de dire :

1^o Que chaque corps, monde ou être marche à la progression selon sa fin, côte-à-côte avec les autres mondes, corps ou êtres, mais sans s'absorber réciproquement.

2^o Que les plantes seront toujours des plantes attachées au sol, et les bêtes toujours des bêtes vivant sur le sol, avec les mêmes conditions de vie qu'au commencement.

3^o Que la part d'intelligence répartie à la brute sous le nom d'instinct, restera le partage de la brute et à l'état d'instinct.

Mais ici, hâtons-nous de répondre à une objection déjà faite et

à laquelle plusieurs s'arrêtent sans se donner la peine d'en examiner la valeur :

Dans certaines espèces que Dieu semble avoir plus particulièrement destinées au service de l'homme et qui, par cette raison même, peuvent-être apprivoisées, l'instinct est susceptible, — non pas de se dénaturer, — mais de recevoir une direction qui paraît le développer d'une manière telle qu'on remarque dans certaines espèces (le chien surtout), qu'il touche de bien près à l'intelligence de certains hommes très-arriérés ; mais au lieu d'en tirer la conséquence que l'intelligence humaine a peut-être bien passé successivement du zoophyte dans l'animal de chaque série pour arriver enfin dans l'homme, on aurait dû examiner si ce développement purement artificiel de l'instinct de l'animal n'est pas le fruit de l'éducation, des soins donnés par l'homme, et si, la cause cessant, l'effet ne cesse pas? — Laissez donc retourner à l'état de nature, à l'état sauvage, le cheval le mieux dressé, le plus habile dans certains exercices qu'il comprend à un simple signe de son maître, et vous verrez si, dans un temps assez court, il n'aura pas oublié ce qu'il avait acquis sous votre direction, ce qu'il s'était habitué à faire, soit pour éviter des châtimens, soit pour satisfaire quelques appétits de friandises que vous aviez fait naître et développer en lui !

Qu'on réfléchisse ; que, tout en tenant compte de la mémoire, de l'attachement, de la reconnaissance même dont sont, à divers degrés, susceptibles les espèces apprivoisables, on étende à d'autres sujets ce que je viens de dire du cheval : et bientôt on reconnaîtra que l'instinct des animaux peut bien, je le répète, acquérir sous la direction de l'homme, un développement utile ou agréable à celui-ci, mais que ce n'est qu'un développement artificiel, et non un développement naturel, permanent, progressif et profitable à la race de l'animal.

Le chien est, sans contredit, le plus intelligent de tous les animaux utiles à l'espèce humaine ; il est, de tous, le plus soumis, le plus reconnaissant, le plus attaché à l'homme ; mais quelle distance n'y a-t-il pas encore à franchir pour arriver de son instinct à l'intelligence humaine, même à l'état inférieur où nous la voyons dans certains hommes qui, je l'ai dit plus haut, ne paraissent guère l'avoir plus développée !

3^e Il résulte encore de ce que nous avons dit dans ce paragraphe et dans les précédents, que l'intelligence humaine n'a pas

l'instinct pour origine. Non ! Elle a toujours été et sera toujours une intelligence supérieure, spéciale ; en la faisant descendre dans l'homme, auquel elle est antérieure, Dieu a marqué celui-ci d'un sceau particulier, l'a créé, non pour mourir comme les autres animaux d'une mort définitive sur le globe qu'il habite, mais, je serais tenté de le dire, uniquement pour servir de second vêtement à l'âme déjà vêtue du përisprit, son premier et indispensable vêtement.

C'est pourquoi l'homme est complètement distinct des autres créatures et ne peut pas plus procéder de celle-ci au moral qu'au physique, bien que, sous ce dernier rapport, il ait eut avec les autres animaux de nombreux traits d'analogie, nécessaires au point de vue de l'enchaînement des êtres de la création dont il est à la fois le dernier anneau, le couronnement et le roi.

4^e Mais il en résulte aussi que tout doit progresser : ainsi le veut la Loi d'unité universelle. Pour tout ce qui a vie cette progression aura lieu sous la conduite et pour le service de l'homme, seule créature capable de glorifier Dieu. — Toutefois, cette progression, bien moins sensible sur votre globe que dans les mondes supérieurs, sera relative et spéciale à chaque genre et, il ne faut pas l'oublier, avec cette condition que toute espèce de créature, en dehors de l'homme, mourra d'une mort complète, définitive, sur le globe où elle aura vécu : ses éléments rentreront dans le fluide universelle et y seront élaborés pour reparaître sur d'autres globes plus avancés, avec des instincts plus développés, des qualités supérieures et des parures plus belles, ou bien ces éléments seront combinés pour former de nouvelles races. — L'homme seul passera successivement des Globes inférieurs à des Globes de plus en plus supérieurs ; et chaque homme y passera avec la même âme qu'au commencement de sa vie matérielle, quel qu'ait été, quel que puisse être le nombre de corps que cette âme a habité ou habitera : car ce qui constitue véritablement l'homme, ce n'est pas le corps comme dans les bêtes, mais l'Esprit. — et l'homme, sur chaque Globe nouveau, pourvu d'organes plus perfectionnés, trouvera des serviteurs nouveaux, des plantes nouvelles, qu'il connaîtra et nommera malgré les modifications de plus en plus profondes qu'ils tiendront de leur appropriation au nouveau séjour du Roi de la création matérielle, de cet être à part dont le dernier vêtement sera le përisprit et le dernier état celui d'Esprit pur.

Terminons cette dissertation par deux réflexions.

1^o Pour peu que vous veuillez vous livrer à un examen attentif, vous trouverez indubitablement la preuve de que je dis, d'abord dans le monde physique, et ensuite dans la déduction logique de cet examen.

2^o La doctrine que je viens d'émettre quant à l'âme humaine, n'est que le développement de cette proposition écrite dans le

LIVRE DES ESPRITS :

« Le monde des Esprits est préexistant et survivant à tout. »

Vous avez admis cette proposition qui pour nous est un axiôme, comme une des bases de la science spirite : il vous faut bien en accepter la déduction, sous peine d'inconséquence.

Ton ami, CHARLES.

Un médium poète, à Florence.

Lilas, près Paris, 29 avril. — Cher ami. — Vous demandez mon avis au sujet du poème ; *Il pellegrinaggio nei Cieli*, que vous avez bien voulu me donner à examiner. Je m'empresse de satisfaire à votre demande.

Vous vous souvenez peut-être qu'en recevant le volume de vos mains et en ayant jeté au hasard les yeux sur deux *terzines* contenues dans le livre, j'ai laissé échapper cette exclamation : — *Mais c'est du Dante !... du Dante en italien moderne !... eh bien !... aujourd'hui j'ai parcouru le volume d'un bout à l'autre, et je m'exprime ainsi :*

1^o Une moitié du poème est en or frappé à la monnaie de Dante, — un quart est en argent — un huitième en aluminium — l'autre huitième en argile. — Le tout réuni est *une œuvre immortelle ?... je défie la contradiction !*

2^o Maintenant voici une réflexion : Si M. Gino Fanciullacci avait publié son volume *sans* la déclaration imprimée en tête « *je ne puis pas revendiquer la paternité du poème quoique écrit par moi — ce poème m'ayant été dicté par...* » n'importe qui ; alors, dis-je, la fortune de M. Gino Fanciullacci comme grand poète aurait été fixée. Or, de deux choses l'une : ou la déclaration de M. Fanciullacci est sérieuse ou elle ne l'est pas. Si la déclaration est sérieuse, nous nous trouvons en présence d'un rare exemple d'honnêteté et d'un *problème ! ! !*... si elle ne l'est pas, nous assistons, convenons en avec loyauté, au *comble* de la folie le plus phénoménal du siècle présent !!!

3^o Un regret pour la fin : — il est fâcheux que le langage, la tour-

nure des phrases, et le style employés par l'auteur du poème, présentent comme cela est arrivé pour la *Divina commedia di Dante* — une impossibilité absolue de traduction, même approximative, et une difficulté à peu près insurmontable de compréhension pour les trois quarts des Italiens eux-mêmes.

Bien à vous,

TRÉMESCHINI, du Panthéon, ingénieur et astronome.

Phénomènes

DE MAGNÉTISME LUCIDE, CLAIRVOYANCE, DOUBLE-VUE,
ATTRACTION LUNAIRE. ETC.

Ayant été témoin dans ma jeunesse de faits fort remarquables de clairvoyance, attraction, prévision, etc. je me suis promis de les mettre un jour dans un compte-rendu pour ma chère Revue spirite.

J'ai une tante germaine (femme du cousin-germain de mon père), qui pendant plus de dix ans eut des maladies extraordinaires; on en comptait onze, toutes plus ou moins graves. Monsieur Marjolin, auquel on a montré la description faite par les médecins du pays, disait: «Si elle n'avait qu'une de ses maladies il y a longtemps qu'elle serait morte, mais comme il y en a onze, elles se neutralisent mutuellement.» Entre autres choses, elle avait les jambes paralysées et pliées aux genoux, comme quelqu'un qui se ramasse pour dormir, elle ne pouvait se retenir sans l'aide de quelqu'un.

Elle vit encore, et comme je n'ai pas l'autorisation de la nommer, je me contenterai de ses initiales. Ceux qui la connaissent et qui l'ont vue dans l'état dont je parle se la rappelleront. J'étais fort lié avec elle et avec son mari, ce qui fait que dans ce temps-là, je passais des mois entiers auprès d'eux.

La princesse H. L. ma tante après ses dernières couches ne s'est plus relevée, comme je l'ai dit plus haut, elle est restée couchée sur une chaise longue, pendant dix ans au moins, ayant les jambes paralysées, atteinte de plusieurs maladies qui tendaient constamment à se compliquer, de manière à embarrasser son médecin et tous ceux qui venaient la voir. Un jour, son docteur décidé à la magnétiser, obtint dans la première séance un sommeil profond, qui, au bout de quelques jours, devint lucide. Sa sensibilité devint telle, qu'il suffisait que son magnétiseur la fixât de loin, pour qu'elle s'endormît à l'instant.

Dans ces sommeils elle ne supportait auprès d'elle que son médecin, car, elle prétendait être entourée d'une atmosphère magnétique ; une personne qui n'était pas mise en rapport avec elle, si elle dépassait ses limites et entraît dans cette atmosphère, immédiatement, elle avait des convulsions ; c'est du reste ce qui arrivait lorsqu'on ne connaissait pas encore l'étendue de la dite atmosphère, qui, paraît-il avait deux mètres d'épaisseur. Forcé de traverser la chambre pendant que la malade était en sommeil magnétique, on était obligé de faire un grand détour, pour ne pas effleurer l'espace prohibé, et de marcher avec précaution sur la plante des pieds, car, la malade prétendait que le bruit lui faisait du mal, et elle demandait une tranquillité absolue, non-seulement dans sa chambre, mais aussi dans celles qui l'avoisinaient. A cause de cela souvent, pendant ces sommeils, nous nous transportions tous à l'extrémité du château. Un jour un objet quelconque, accroché par mégarde, tomba dans une autre chambre, et elle eut des convulsions si fortes qu'elle serait tombée de sa couchette si son médecin ne l'eut retenue.

Lorsqu'il fallait la mettre en rapport avec une personne étrangère, ce qui arrivait quelquefois, voici le moyen qu'on employait pas ordre de la malade : son médecin lui donnait en main le bout d'une longue écharpe, tandis que l'autre bout était tenu par la personne en question. Après quelques minutes, la princesse appelait cette personne qui devait s'approcher en saisissant l'écharpe toujours plus près, comme on ferait d'une corde tendue à laquelle on se tiendrait pour traverser un espace dangereux. Enfin la malade ayant près d'elle la personne, lui donnait la main, et le rapport magnétique était établi. Dès ce moment le médecin pouvait s'éloigner s'il le voulait et la personne qui le remplaçait pouvait causer avec la somnambule, la toucher, la retourner s'il le fallait, impunément. Je me suis trouvé moi-même plusieurs fois dans le cas d'agir ainsi.

Pendant ce sommeil, la somnambule avait horreur des métaux, et à peine endormie, son premier soin était de se débarrasser de son anneau nuptial, seule bague qu'elle portât pendant sa longue maladie. Elle ordonna même à son magnétiseur de s'entourer la main de son mouchoir de poche, lorsqu'il devait toucher le loquet de la porte pour l'ouvrir ou la fermer, le loquet étant en métal. Un jour que le médecin était obligé de s'absenter pour quelques instants, laissant quelqu'un à sa place auprès de la malade, il s'en alla après avoir entouré sa main de son mouchoir. Ayant traversé deux ou trois chambres, qui, toutes étaient fermées, il crut que la précaution du mouchoir était inutile à

une pareille distance, et se débarrassant de l'enveloppe de sa main, il l'employa nue pour ouvrir la porte. La princesse reçut comme une commotion électrique, et tomba en syncope nerveuse terrible, qui ne finit qu'au retour du médecin, qu'on dut aller prévenir. Elle lui fit des reproches sur son imprudence vis-à-vis d'elle.

Elle était une fois plus souffrante que de coutume, et les deux médecins qui ce jour-là étaient auprès d'elle jugèrent nécessaire de lui donner une médecine composée de substances assez fortes; lorsqu'elle fut en sommeil magnétique, on lui donna la recette pliée en quatre et écrite en latin, langue qui lui était tout-à-fait étrangère, et on lui demanda son opinion. Elle prit une des mains de son magnétiseur, et la posa sur sa tête; quant au papier, elle l'appliqua sur l'épigastre sans le déplier; elle trouva la médecine bonne mais un peu trop forte et ordonna de diminuer la quantité d'un des ingrédients qui la composaient, ce qui fut fait et produisit le meilleur effet. Cependant, excepté ce cas, et quelques autres particuliers, il était rare qu'elle voulut diriger le médecin, répondant à ses questions, que Dieu ne veut pas que la science avance sans travail.

Plus tard les sommeils lucides prirent une toute autre tournure; ils venaient tout seuls à heure fixe dans l'après-midi. La malade en sommeil disait que son magnétiseur n'avait plus aucune influence sur elle. Nous, nous pouvions assister aux séances qui se faisaient dans une obscurité complète, et qui le plus souvent duraient de une heure à une heure et demie. Elle appelait cela: *des clairvoyances indépendantes*. Chaque jour dans l'après-midi vers quatre heures, on mettait des chaises en demi cercle autour de la chaise-longue de la princesse H. L. Nous allions nous établir là après dîner, et quelquefois au milieu d'une conversation, elle fermait les yeux, ôtait son anneau nuptial et le tenant du bout du pouce et de l'index, d'une main tremblante elle le tendait au médecin. Ce dernier présentait le creux de la main, où de suite la malade laissait tomber son anneau. C'était le signal qu'il fallait fermer les portes et baisser d'épais stores en drap noir. L'obscurité ainsi produite, on entendait un léger bruit; c'était la malade qui se soulevait un peu, et de suite se mettait à parler. Le médecin habituellement s'asseyait sur la chaise-longue de la princesse avec un cahier et un crayon, pour noter ce qu'elle disait. Le son de sa voix était assez bas, elle parlait toujours en polonais, lentement et s'arrêtant souvent; il y avait quelque chose de solennel dans ses discours, qui étaient d'une éloquence extraordinaire, dits avec un choix d'expressions admirables, quelquefois très poétiques. qu'elle n'aurait jamais su si bien

employer en état de veille. Dans ce genre de clairvoyance elle ne parlait jamais de sa maladie, excepté une seule prédiction dont je parlerai plus bas; et si le médecin lui faisait quelque question elle lui fermait la bouche en lui disant qu'il ne lui convenait pas de parler de sa santé.

(A suivre).

La Solidarité spirite société de concours mutuels.

Siège social : rue Vauvillers, 5.

Les membres de la Solidarité spirite, société de concours mutuels, se réuniront le 13 juin 1881, à six heures du soir, pour fêter l'anniversaire de la fondation de leur société, dans un banquet chez Richefeu, 167, galerie de Valois, Palais-Royal. Ils pourront présenter à cette fête de famille les personnes qui s'intéressent à la doctrine spirite, aux travaux et à l'avenir de la Société.

On souscrit d'avance soit au restaurant, 167, galerie de Valois, soit chez monsieur Tarley, trésorier de la Société, 60, rue Fontaine-au-Roi, ou au siège social, 5, rue Vauvillers.

La souscription par personne est de 3 fr. 50.

NÉCROLOGIE

Pierre Gachet, de la commune de Tabanac (Gironde) âgé de 84 ans, a quitté son enveloppe terrestre le 30 avril 1881.

Ce spirite sincère depuis quinze ans, cet honnête homme, est revenu dans le monde des Esprits, sa véritable patrie; la mort étant pour lui le passage à une vie meilleure, par ses actes il travaillait à la bien mériter; son calme et sa quiétude étaient exemplaires; il est mort corporellement sans agonie, doucement, comme doivent le faire les hommes qui connaissent la loi.

Une bonne pensée fraternelle pour ce F. E. C. GACHET MARC.

M, et Mme Machart nous annoncent le décès de Mme Machart, née Alinc Merlen à En, le 8 mai; elle avait 64 ans. Nos F. E. C. demandent un souvenir pour leur mère.

BIBLIOGRAPHIE

Viennent de paraître les deux volumes de MM. Eugène Bonnemère et Rossi de Giustiniani, volumes qui ont obtenu le prix Guérin. Le sujet à traiter était celui-ci : « Rechercher quels ont été, à travers les âges, et dans tous les pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religions, des grands philosophes, sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur la persistance de la vie après ce que nous appelons la mort, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans quelques mondes sidéraux. »

Le de M. Eugène Bonnemère, 3 fr. 50, 3,85, port payé, librairie des sciences psychologiques et chez Dentu éditeur, galerie du Palais-Royal.

Le spiritisme dans l'histoire de M. Rossi de Giustiniani, 3 fr. relié, — 3 fr. 35 port payé.

M. Alexandre Chasseray, publie à Marseille, 97, rue du Paradis, Bouches-du-Rhône, une revue mensuelle intitulée : *L'Eglise Unitaire*, revue des nouvelles idées philosophiques et religieuses ; cette revue se vend 0 fr. 25 le numéro, sous les galeries de l'Odéon, Paris.

Les tendances de M. A. Chasseray, au point de vue philosophique, se rapprochent beaucoup des nôtres ; il a le même objectif, la recherche de la vérité, et tout, dans cette revue de 32 pages, prouve que l'écrivain est un homme sincère, convaincu, logique.

Les Unitaires, dit M. Chasseray, ont pour principe la tolérance, la réserve, la neutralité entre divers systèmes philosophiques, ils n'ont d'autres liens religieux que leur commune confiance en un avenir et une justice supra-terrestres ; dans son article : Rapport entre les principes philosophiques de la Franc-Maçonnerie et ceux de l'église unitaire, il demande au Grand-Orient de France, jusqu'à plus ample informé, de maintenir parmi les maçons, un sentiment pur de tout dogmatisme, de toute superstition, à l'état de simple aspiration si elle veut ; cela suffirait pour dégager sa responsabilité, en prévision des maux que nous préparons à leur insu les matérialistes-athées.

AVIS

M. Joret, si dévoué à la cause magnétique et qui donne depuis plusieurs années son bon concours aux réunions du mardi de la Société scientifique des études psychologiques, est actuellement sans occupation ; il nous prie de faire savoir aux lecteurs de la Revue qu'il recevra chez lui, avenue Daumesnil n° 26, tous les matins de 9 heures à midi, les personnes qui désireraient se faire magnétiser par lui, et qu'il se rendra chez celles qui le feront demander, jusqu'au moment où il aura trouvé un emploi.

Prière aux personnes qui pourraient s'occuper de M. Joret et lui trouver une place quelconque dans le commerce, de vouloir bien nous prévenir.

SOUSCRIPTIONS AUX ŒUVRES SPIRITES

M. Bourgeois 1 fr. 50 — M. Médail 10 francs.

SOUSCRIPTIONS AUX CONFÉRENCES

M. Croze 2 francs. — Mme Rousseau 5 francs. — M. Nozerai 5 francs. — Mme Gacon 5 francs. — M. Saintot 5 francs. — Mme Rina (mensuellement) 5 francs.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris, typ. de M. Décembre, 326, rue de Vaugirard.